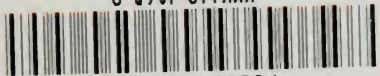



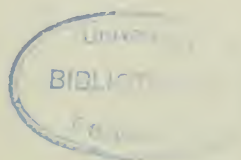
U d'of OTTAWA



39003002468964



Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Ottawa











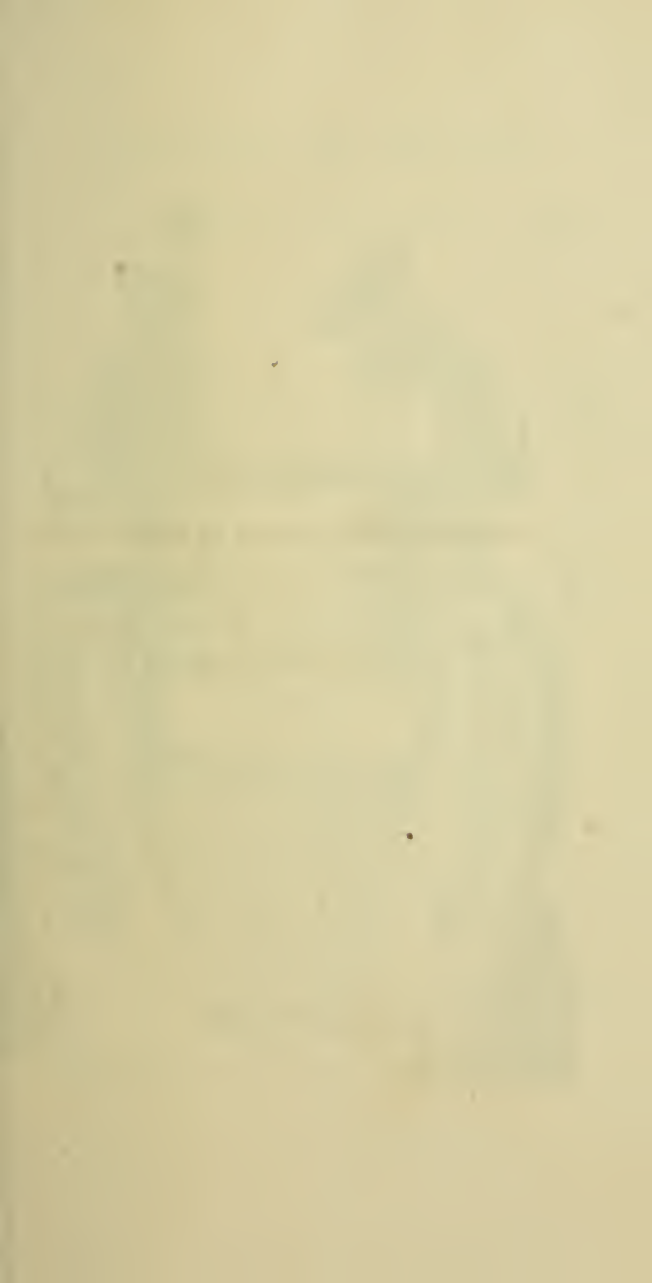
NOUS TOUS

IL A ÉTÉ TIRÉ :

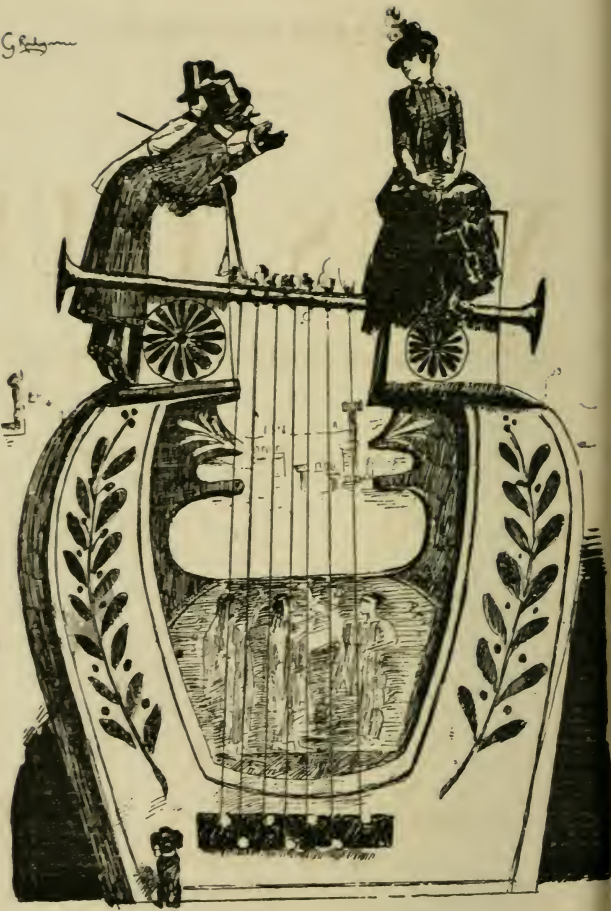
*Cinquante* exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

---

EXEMPLAIRE N<sup>o</sup> 12



G. L...



THÉODORE DE BANVILLE

— POÉSIES NOUVELLES —

---

# NOUS TOUS

DÉCEMBRE 1883 — MARS 1884

AVEC UN DESSIN DE GEORGES ROCHEGROSSE

---

PARIS

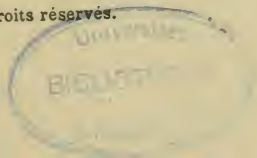
G. CHARPENTIER ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

---

1884

Tous droits réservés.



PQ  
2187  
.N6  
1884



## AVANT-PROPOS

Tous les petits poèmes que contient ce volume ont été publiés sans interruption, l'un suivant l'autre, comme les perles d'un collier qu'on défile. Cette fois encore, dans une campagne très brève, (car il ne faut ni peser, ni insister.) j'ai tenté de réaliser mon vieux rêve, et de marier la Poésie avec le Journal.

Mariage moins chimérique certainement que celui du Grand Turc et de la République de Venise, ainsi que le prouvent tous les jours plusieurs de mes jeunes confrères, pleins d'imagination et de verve. Et comment le Journal, qui doit nous donner la vie d'hier, encore saignante et palpitante, ne s'accommoderait-il pas de l'événement pris sur le vif, ou d'un croquis de mœurs rapidement saisi, et exprimé par cette Poésie de veine bien française. vive,

ironique, précise, lyrique aussi, que nous a léguée, à travers une succession de génies, le grand aïeul Villon?

Toute ma vie, à des intervalles irréguliers, j'ai essayé de contribuer à unir ces deux forces irrésistibles. En 1870, pendant le siège, hélas ! j'écrivais au jour le jour les *Idylles Prussiennes*. La vertigineuse Histoire fournissait alors au rimeur un thème malheureusement trop riche. Réduit maintenant à peindre la vie de tous les jours dans sa réalité comique, a-t-il pu néanmoins réussir en confiant à la feuille éphémère l'odelette qui s'efforce d'être pensée dans une forme durable ?

Les lecteurs du journal m'ont encouragé à le croire ; reste à savoir si leur bienveillante indulgence me suivra dans le livre, et s'ils éprouveront quelque plaisir en y retrouvant leur propre image, évoquée par l'ingénu et mystérieux artifice de la Rime ?

Paris, le 15 avril 1884.

---

# NOUS TOUS

---

## I

### MISÈRE

Hommes, femmes, vieillards enfin,  
Tous ces vains chercheurs de problèmes  
Souffrent du froid et de la faim ;  
Aussi les petits enfants blêmes.

Le désespoir vient les saisir ;  
C'est lui tout seul qui les enseigne,  
Et toujours le cruel Désir  
Mord leur chair qui pleure et qui saigne.

Ils vivent dans l'oubli hideux,  
Sans que jamais rien y fleurisse.  
Mais qui donc aura pitié d'eux ?  
Misère, la bonne nourrice.

Cet Ange au gosier enroué,  
Réchauffant leur lèvre livide,  
Met sur eux son châle troué  
Et leur tend sa mamelle vide.

1<sup>er</sup> décembre 1883.

---

## II

## LILI

La pauvre petite Lili  
Cherche en vain les rêves magiques  
Envolés de son front pâli,  
Et lève au ciel ses bras tragiques.

Si le frisson du désespoir  
S'agite dans sa main crispée  
Et fait flamber son grand œil noir,  
C'est qu'on a tué sa poupée.

Oui, Petit Paul, un sacripant,  
Hier a massacré Zéphyrine  
Dont la tête est brisée, et pend  
Horriblement sur sa poitrine.

Elle est froide comme un glaçon ;  
Et c'est vainement qu'on le rentre,  
Toujours on voit sortir le son  
Par la blessure de son ventre.

1<sup>er</sup> décembre 1883.

---

## III

## LE PRÊTRE

Le prêtre blême, dont les loups  
Ne voudraient pas pour nourriture,  
Est maigre comme un cent de clous,  
Et semble une caricature.

Donnant jusqu'à son dernier sou,  
Il n'est vêtu que d'une loque.  
On le prendrait pour un chien fou,  
Et sa soutane s'effiloque.

Pourtant son front est plein de jour,  
Et sur cet être misérable  
Voyez! le radieux amour  
A mis sa lumière adorable.

Et, doux, il rit aux cieus bénis,  
Quand le soleil, au crépuscule,  
Vient empourprer les poils jaunis  
De sa perruque ridicule.

1<sup>er</sup> décembre 1883.

---



## IV

## L'ÉPOUSE

Par un soir de Juillet, au Bois,  
Sous la douce brise estivale,  
L'Épouse trompée, aux abois,  
A donc voulu voir sa rivale.

Oui, sa rivale heureuse. Enfin!  
La voilà donc, cette merveille.  
C'est elle, sur ce cheval fin  
Qui porte une rose à l'oreille.

Eh quoi! c'est ce manche à balai,  
Cette poupée aux boucles rousses,  
Qu'il emmenait à Viroflay  
Sur le velours des vertes mousses?

Et ces hommes, qu'on voit errer  
Près de son cheval qui se cabre!  
Ils ont vraiment l'air d'admirer  
Sa bouche ouverte en coup de sabre!

1<sup>er</sup> décembre 1883.

## V

## LE PETIT

Le tout petit faubourien  
Qu'on voit toujours dans la bagarre,  
Qui vit de l'air du temps, de rien,  
Et mâche des bouts de cigare;

Le petit, lorsque vient le soir  
Et qu'il pleut sur la feuille rousse,  
Flâne sur le boulevard noir,  
Et puis il tousse, tousse, tousse.

Le bourgeron touche sa peau  
A même, et l'ouragan le gifle;  
Et sans casquette ni chapeau,  
Il tousse, et sa poitrine siffle.

Il écoute un air de Métra  
Que chante une fille soumise,  
Et tousse, hélas ! Il ne mettra  
Jamais sa première chemise.

1<sup>er</sup> décembre 1883.

---

## VI

## LA PRINCESSE

La princesse en sa robe d'or,  
Belle et jeune comme les Anges,  
Prête l'oreille, et laisse encor  
Venir les diseurs de louanges.

Elle écoute d'un air distrait  
Les madrigaux de ces Narcisses ;  
Mais, dans son âme, elle voudrait  
Passer à d'autres exercices.

Et tout bas, triste en cette cour  
Où l'on n'a pas le mot pour rire,  
Où le bon friturier Amour  
Ne trouverait pas de quoi frire,

De ses lèvres où le baiser  
Jouerait si volontiers son rôle,  
Elle murmure : Oh ! m'amuser !  
Vivre une heure ! Entendre un mot drôle !

1<sup>er</sup> décembre 1883.

---

## VII

## MONSIEUR ALEXANDRE

Se trouvant trop à court d'argent,  
Le joli monsieur Alexandre  
Fume son cigare, en songeant,  
Et du doigt fait tomber la cendre.

En rêve il revoit les louis  
Qui tombaient d'une main chérie  
Pour charmer ses yeux éblouis ;  
Et, triste, il pense à Pulchérie.

C'est une femme de rapport.  
Sa dent brille et son œil flamboie ;  
Elle a le visage et le port,  
Et sait faire onduler la soie.

Mais le maître a beau la fouailler !  
C'est à son gré qu'elle se mène ;  
La folle ne veut travailler  
Que deux ou trois fois par semaine.

1<sup>er</sup> décembre 1883.

---



## VIII

## LA BOUQUETIÈRE

Elle pleure, et n'est pas au bout.  
Pendant la matinée entière,  
On n'a rien acheté du tout  
A la petite Bouquetière.

Elle est à jeun. Le sang pourpré  
A déserté sa lèvre, pâle  
Comme un linge blanc sur le pré,  
Et sa pauvre poitrine râle.

Frêle victime du guignon,  
Elle croise son châle, mince  
Comme une pelure d'oignon,  
Quand le froid trop aigu la pince.

Mais c'est bien d'elle qu'il s'agit!  
Elle offre en vain sa violette;  
Et toujours la bise rougit  
Ses tout petits doigts de squelette.

1<sup>er</sup> décembre 1883.

## IX

## LE VIEUX

Le vieil homme exempt de remords  
Que le Temps épargne, ô mystère!  
Est seul, tous ses enfants sont morts;  
Nul ne le connaît sur la terre.

Il est trop vieux pour travailler.  
Donc, après la vie âpre et dure,  
Il a, pour se ravitailler,  
Le pain ramassé dans l'ordure.

Devant ses yeux humiliés  
La foule heureuse passe et joue,  
Et par les trous de ses souliers  
Ses pieds nus traînent dans la boue.

Cependant son cœur est sans fiel,  
Et, dans l'ombre où son vieux front penche,  
La neige qui tombe du ciel  
S'engouffre dans sa barbe blanche.

1<sup>er</sup> décembre 1883.

---

## X

## LA FILLE

En vain, balayant le trottoir  
De son ample robe de soie,  
Elle brille sous le ciel noir,  
Fille de douleur et de joie ;

Nul ne jette un regard d'amant  
A la superbe aventurière ;  
Elle s'en va pensivement.  
Comment payer la couturière ?

Elle s'en va, passe, revient,  
Toujours gardant sa belle pose,  
Et dans sa main droite elle tient  
Le froid cadavre d'une rose.

Sa traîne ondule en plis dorés  
Comme fait le remous des vagues,  
Et tous les passants affairés  
Se reflètent dans ses yeux vagues.

1<sup>er</sup> décembre 1883.

---

## XI

## FILLETTE

Ce Paris, que Paméla  
Et Lise ont amusé, l'une  
Et l'autre, est baigné par la  
Lune.

Comme un monstre qui s'enfuit  
En traînant sa longue queue,  
Il s'étire dans la nuit  
Bleue.

Sous l'azur, immense dais,  
Passe, effroi des Vireloques,  
Une enfant pâle, sous des  
Loques.

Dans le doux silence ami,  
Cette fillette ingénue  
Erre, affamée et demi  
Nue.

Parmi les rares passants,  
Avec des airs de caniche  
Elle erre, comme un chien sans  
Niche.

Et les Étoiles des cieux,  
Mystérieuses fleuristes,  
La contemplant de leurs yeux  
Tristes.

7 décembre 1883.  

---



## XII

## L'ODÉON

Ils ont déjà rempli des sacs  
Et des caisses et des cassettes :  
Chez eux l'argent forme des lacs.  
L'Odéon palpe des recettes.

N'est-ce pas un *casus belli*  
Pour la défiante Allemagne?  
Avec Severo Torelli  
Ce théâtre fait Charlemagne.

C'est aux plus riches mines d'or  
Que désormais on l'assimile.  
Plein jusque dans le corridor,  
Il touche cinq mille et six mille.

Où sont les airs d'accordéon  
Plus vieillis que le roi de Garbe  
Dont on insultait l'Odéon?  
Le caissier en rit dans sa barbe.

La Rounat, qui s'est dévoilé,  
Signant avec la chance un pacte,  
Marche dans son rêve étoilé,  
Comme Ruy Blas, au troisième acte.

L'actif, le turbulent Porel,  
Tandis qu'en ce bonheur il entre,  
Sent un embonpoint corporel  
Qui veut amplifier son ventre.

Et Lui, Lui qui ne permet pas  
Que celui qui s'abonna parte,  
Il marche, pensif, à grands pas,  
Semblable au jeune Bonaparte.

Ayant loué sur ses autels  
Celle vers qui mon cœur se hausse,  
Il a maintenant des hôtels  
Et diverses fermes en Beauce.

---

C'est un Nabuchodonosor,  
Et possédant ce dont nous rimes,  
Désormais l'auteur du *Trésor*  
Est riche en trésors comme en rimes.

O Crésus! il ferait beau voir  
Qu'à présent tu l'humiliasses!  
De son brillant paletot noir  
Les banknotes tombent par liasses;

Il fait ruisseler des louis  
Parmi la tremblante cohue  
Des Parisiens éblouis;  
Et lorsqu'il passe dans la rue,

Si quelque svelte Brunehild  
Ou quelque lascive Poppée  
Murmure : N'est-ce pas Rothschild?  
On lui répond : Non, c'est Coppée.

7 décembre 1883.

---

## XIII

## LES JEUNES

Beaucoup de jeunes assassins  
Couvant le meurtre dans leurs seins,  
Charment de leur front taciturne  
Le ciel nocturne.

Ils se traînent le long d'un mur.  
La lune qui luit dans l'azur  
Argente, plus verte que l'herbe,  
Leur joue imberbe.

Ici Polyte encore enfant,  
A l'air candide et triomphant,  
Terrasse une vieille et la vole,  
Et puis s'envole.

Plus loin, c'est le petit Loulou  
Déjà meurtrier et filou,  
Qui, rose avec un œil qui brille,  
    Semble une fille.

Chérubin triste au poil naissant,  
Il se jette sur un passant  
Dont l'habit cossu le renseigne,  
    Et vous le saigne.

Et puis, dans un bouge ricur  
Du boulevard extérieur  
Il s'en va, pâle encor du drame,  
    Trouver sa femme.

Joyeux, il la saisit aux flancs  
Avec ses doigts encor sanglants,  
Et baise sa joue éraillée  
    Et maquillée.

Et tous les deux, le front pesant,  
Ils boivent, en s'entre-baisant,  
Une eau-de-vie épouvantable  
    Qui les accable.

Et Loulou murmure tout bas :  
Cache cet or dans ton vieux bas.  
J'ai fait une bonne rencontre ;  
Tiens, vois la montre !

J'ai mes dix-sept ans révolus :  
Donc l'atelier, il n'en faut plus.  
Assez de travail et de jeûnes.  
Quoi ! place aux jeunes !

7 décembre 1883.

---

## XIV

## GÉOMÉTRIE

Nous voyons triompher la ligne.  
Sort, que de crimes tu perpètres!  
Il est fini, le chant du cygne :  
La parole est aux géomètres.

Avec leurs airs patibulaires  
Et leurs tristes mines fatales,  
Force gens perpendiculaires  
Contemplant des horizontales.

Rose à la bouche purpurine,  
Montrant son petit museau, cèle  
A grand'peine que sa poitrine  
Est comme un triangle isocèle.

---

Paméla que le zéphyr baise,  
Et qui pâlit comme un succube  
Tout en devenant presque obèse,  
Offre le triste aspect d'un cube ;

Et cet homme à face pointue,  
Son Edgar, qui revient d'Ancône,  
L'œil funeste et l'âme abattue,  
A la tête en forme de cône.

Amour ! dieu des apothéoses  
Qui fends les cieux de ton vol d'aigle,  
Ton troupeau ressemble à ces choses  
Que font les compas et la règle.

Et les amoureux que tu cingles,  
Heureux de voir des différences  
Entre les femmes et les tringles,  
Admirent des circonférences.

7 décembre 1883.

---



## XV

BALZAC

O toi dont l'œuvre qu'on admire  
Est comme un lac  
Où notre humanité se mire,  
Divin Balzac!

Oui, nous dresserons ta statue,  
Roi des esprits,  
Auguste et de splendeur vêtue,  
Dans ton Paris.

Alors, ô sculpteur de colosses  
Jamais ployé,  
Contre qui tant de vils molosses  
Ont aboyé;

---

Géant, chevelu comme un arbre  
Tendant ses bras,  
Dans l'immortalité du marbre  
Tu revivras !

Tu riras au ciel qui t'azure !  
Et de la main  
Tu désigneras la mesure,  
Le flot humain,

Et mille femmes, et le lustre  
Des clairs palais,  
Et tout ce qui vit, fils illustre  
De Rabelais !

Et dans son sublime délire,  
A nous, lassés,  
Roi, ta bouche semblera dire :  
Hommes, passez.

Passez, amours, colères, foule  
Dont les sanglots  
Se lamentent comme la houle  
Parmi les flots !

---

Mais dans le sacré sanctuaire  
Où l'esprit bout,  
Moi l'Ouvrier, le Statuaire  
Toujours debout ;

O foules pâles et meurtries,  
Moi l'Inspiré  
Qui de mes mains vous ai pétries,  
Je resterai.

7 décembre 1883.

---

## XVI

A SARCEY

Puissiez-vous, Bertrand et Raton,  
Rendre la caisse pléthorique! —  
Peut-être s'amusera-t-on  
A voir cette pièce historique.

Il serait mal qu'on m'empêchât  
D'en savourer la moindre bribe.  
Mais quoi! j'appelle un chat : un chat,  
Et monsieur Scribe : monsieur Scribe.

Vous avez beau frapper du pied,  
Vraiment vous avez tort, Francisque.  
On dit bien : monsieur, comme il sied.  
Quoi qu'il en soit, j'en cours le risque.

---

Tandis que l'avenir accourt,  
Vous voulez, candeur enfantine !  
L'appeler par son nom, tout court,  
Ainsi que Gœthe ou Lamartine.

Mais non, enlevez, c'est pesé !  
Un chou n'est pas une pervenche.  
Par lui jadis martyrisé,  
Le Vocabulaire prend sa revanche ;

Et dussiez-vous ravir les tiers  
Par votre ardente diatribe,  
Ainsi qu'on disait : monsieur Thiers,  
On dira toujours : monsieur Scribe.

Mais pour tant de témérité,  
Si contre nous, frivole engeance,  
Bondit votre cœur irrité ;  
Si vous aviez soif de vengeance

Comme le désert Libyen,  
Mon ami, par toute la ville,  
Je vous autorise très bien  
A dire : monsieur de Banville.

7 décembre 1883.

## XVII

## CHEZ M. CARO

Le gai soleil, goutte à goutte,  
Ruisselle par un carreau  
Dans la chambre où l'on écoute  
Le cours de monsieur Caro.

Les coquettes anxieuses,  
Les femmes au cœur aimant  
Sont toutes délicieuses ;  
Le professeur est charmant.

Frêles mains souvent chantées,  
Prunelles de fin velours  
Qui se baissent, enchantées,  
Sous de grands cils presque lourds ;

Merveilleuses chevelures  
Dont l'or à nos âmes nuit,  
Ou bien dont les annelures  
Sont plus sombres que la nuit

Profils aristocratiques  
D'un grand style essentiel,  
Et petits nez socratiques  
Évaporés vers le ciel ;

Chastes fronts d'apothéoses,  
Lèvres où le désir bout,  
Claires, sanglantes et roses  
Le froid soleil baise tout.

Le magicien qui berce,  
Exempt de sévérité,  
Ces curieuses, leur verse  
Le vin de la vérité.

Il leur dit le grand problème  
Et le mot du rêve obscur,  
Et l'avenir qui sort, blême  
Et tremblant, du sombre azur.

---

Mais comme Ève est une chatte  
Plus vive qu'un feu follet, —  
Ainsi que dans une jatte  
Une chatte boit du lait,

Cependant qu'avec largesse  
Il précipite son chant,  
Elles boivent la sagesse  
Très vite, en se pourléchant.

Et quand elles sont bien saoules  
Du vrai quintessencié,  
Ces vertigineuses foules,  
Ce peuple licencié,

Ces fidèles, que décore  
Un bel air de repentir,  
Ont l'air d'avoir soif encore  
Cependant il faut partir.

Lorsqu'après ces boustifailles,  
Sous les gracieux habits  
Et les satins et les failles  
Il faut compter ses brebis,



---

Fronts d'or, mines enfantines,  
Rougeurs des beaux petits doigts,  
Lys purs, lignes serpentine,  
Tout, tout célèbre à la fois, —

Rayons, cassures d'étoffe  
Et chastes blancheurs de peau, —  
Amour et le Philosophe  
Bergers du même troupeau.

14 décembre 1883.

---

## XVIII

## A L'OPÉRA

A l'Opéra, quand la Musique,  
Pour consoler tous nos exils,  
Jette en une extase physique  
Nos sens affinés et subtils ;

Tandis que la magique phrase  
Veut nous emporter, effarés,  
Jusqu'au paradis de l'extase  
A travers les cieux déchirés ;

Folle, et toujours contrariante,  
La Beauté, ce friand repas,  
Nous dit de sa bouche riante :  
Regardez-moi. N'écoutez pas.

---

La Chair de lys murmure en prose  
Je suis le vin et l'échanson ;  
Et la Lèvre couleur de rose  
Dit : C'est moi qui suis la chanson.

Amour, ce maraudeur équestre  
Envolé sur un cheval fou,  
Empêche d'entendre l'orchestre  
Et montre les blancheurs d'un cou ;

Et ce Paris qui toujours cède,  
Tandis que chante Escalaïs,  
Admire tout ce que possède  
Agnès, et tout ce qu'a Laïs.

14 décembre 1883.

## XIX

## ACADÉMIE

Les premières où l'on a droit  
D'adorer en secret sa mie,  
Ne sont vraiment en nul endroit  
Plus belles qu'à l'Académie.

C'est là que les faiseurs de vers  
Et que les chercheurs de microbes  
Peuvent tourner leurs regards vers  
Un luxe éblouissant de robes.

On y prononce des discours  
Que demain Aix lira comme Arles,  
Et les meilleurs sont les moins courts ;  
Mais au fond, Worth, c'est toi qui parles !

---

Et tandis que le mot sonneur  
Chante et fleurit dans l'air, on flirte,  
Et tu songes, ô moissonneur,  
A récolter bientôt le myrte.

En ce temple, où l'on ne voit pas  
Athèna lever ses visières,  
Mazade a fait ses premiers pas :  
Mézières tenait les lisières.

Les Immortels sont là chez eux,  
Et pour ne pas choir, on y marche  
Lentement, comme sur des œufs.  
Cette Académie est une arche.

Quand Pierre y dit vrai, Paul y ment.  
Cette fois les deux adversaires  
Se sont parlé très poliment,  
Avec les douceurs nécessaires.

Mazade n'a pas lu Nana.  
Son âme, de fiel dépourvue,  
Est profondément chaste. Il n'a  
Jamais aimé que la Revue

---

Des Deux Mondes. Il trouve laids  
Tous les vains suiveurs de mantilles.  
En somme, il donnerait tous les  
Rimeurs, pour un plat de lentilles.

Mézières, qui nous a sonné  
La charge, est moins pur. J'en soupire.  
Il est vaguement soupçonné  
De connivence avec Shakspeare.

Même son nom, — c'est apparent, —  
Nous révèle un peu ses fredaines,  
Et nous montre qu'il est parent  
Avec la forêt des Ardennes.

Il a connu le grand boucher  
Et, dans son contact énergique,  
N'ayant pas craint de le toucher,  
Il s'est taché du sang tragique.

O deuil, ô souvenir amer,  
O mystérieuse brûlure !  
Toute l'eau de la vaste mer  
Ne lavera pas la souillure !

On sourit pourtant, voyez-vous?  
Parfois les belles indolentes  
Gardent leurs regards les plus doux  
Pour les héros aux mains sanglantes.

14 décembre 1883.

---

## XX

## CENTIÈME

On a soupé chez Formosa :  
La mode est à la poésie.  
On verra nourris d'ambroisie  
Les rimeurs qu'on martyrisa.

Quoi! les beaux vers qu'on méprisa.  
Maintenant on s'en rassasie!  
On a soupé chez Formosa :  
La mode est à la poésie.

Ainsi nous pourrons, sans visa,  
Admirer à la frénésie  
Hugo, dont l'esprit s'extasie,  
Et Shakspeare et Kalidasa!  
On a soupé chez Formosa.

14 décembre 1883.



## XXI

## BALLARD

Il est mort. Destinée obscure.  
Pauvre Yorick! Pauvre Ballard!  
Jamais ce brave homme n'eut cure  
D'élever le niveau de l'art.

Ce vieil acteur du Vaudeville,  
Impassible à son humble rang,  
Fut jadis par toute la ville  
Aussi connu que le loup blanc.

Éternel comme sainte Thècle,  
Sans que jamais on l'augmentât,  
Pendant au moins trois quarts de siècle  
Il a très bien fait son état.

---

Très bien. Correctement. Sans faute.  
Fechter n'était pas son rival.  
Il n'eut pas l'ambition haute  
Qu'on le vît en Armand Duval.

Non. Il jouait les domestiques,  
Goûtant, courbé sous l'humble loi,  
Mille voluptés fantastiques  
A tenir ce modeste emploi ;

Et tout comme sur une bûche  
Que dévore le feu charmant,  
Sur ses deux jambes la peluche  
Fleurissait naturellement.

Comme Ruy Blas, âme livrée  
Aux coups du destin abusif,  
Lorsqu'il n'avait pas sa livrée  
Il était déguisé tout vif.

Humble et fort peu payé, qu'importe !  
Un manque de soin le navrait.  
On lui disait : Fermez la porte.  
Ouvrez la fenêtre. Il l'ouvrait.

---

Il supporta la vie amère,  
Pur de toute défection,  
Pour cette idéale chimère :  
L'amour de la perfection.

Figure au devoir asservie  
Comme un esclave nubien,  
Il disait : Madame est servie.  
Seulement, il le disait bien.

Hélas ! par nulle récompense  
Son sort ne fut édulcoré,  
Car ce comédien, je pense,  
Ne fut même pas décoré.

Et maintenant, comme on le narre,  
Ombre éprise encor de son art,  
Il sert là-bas, sur le Ténare,  
Arnal et madame Thénard.

14 décembre 1883.

---

## XXII

## TRANSIGEANTE

Les deux vicomtes à la fois  
Courtisaient Rose, fleur hautaine :  
En écoutant leurs douces voix  
Elle ne fut pas incertaine.

Trouvant le choix trop hasardeux  
Ou craignant ceux qu'on désespère,  
Elle les a pris tous les deux  
Et maintenant ils font la paire.

C'est que, folâtre en son printemps,  
Rose qui rit n'est pas de celles  
Qui peuvent demeurer longtemps  
L'âme par terre — entre deux selles.

14 décembre 1883.

## XXIII

## PHILOSOPHIE

Tout là-bas, sur un boulevard  
Peuplé de spectacles risibles  
Qu'admire le passant bavard,  
On vous fait voir les Invisibles.

Eh quoi! dans une goutte d'eau,  
Tant de serpents et de molosses  
Hideux et traînant leur fardeau!  
Tant d'abominables colosses!

Monstrueux, diffus, contournés,  
Sombre et tragique phénomène,  
On pourrait croire qu'ils sont nés  
Dans le récit de Théràmène.

---

Car c'est en replis tortueux  
Que leur croupe aussi se recourbe.  
Tout en eux est tumultueux :  
Ailes, écailles, regard fourbe.

Et géants altérés de mort  
Avec leur gueule ruisselante,  
Tout cela se mange et se mord  
Et s'éventre dans l'eau sanglante.

De combien de ces gouttes d'eau  
Se compose une mer profonde  
Soulevant son épais rideau,  
Et que d'océans dans un monde!

Et qui se meut dans l'infini  
Sans cieux, sans limite et sans voiles?  
Un troupeau toujours rajeuni  
D'astres, un tourbillon d'étoiles.

Des mondes, pour un seul témoin  
Pressant leurs courses vagabondes.  
Plus loin? Des mondes. Et plus loin?  
Toujours, toujours, toujours des mondes.

---

Tous ces univers radieux  
Vont dans l'éther clair et terrible  
Menés par des troupes de Dieux  
Qu'à son tour mène un fouet horrible ;

Emportés dans l'éternité  
Qui ne peut être dépensée,  
Par le calme rythme enchanté  
Né dans l'immuable pensée ;

Effarés, dociles, ayant  
Pour but d'obéir à la Cause.  
Oh ! dans cet ensemble effrayant  
Que Turlurette est peu de chose !

21 décembre 1883.

## XXIV

## ESCRIME

Chez nous l'Éternel Féminin  
A pris un essor léonin.  
Les femmes les plus délicates  
Sont avocates.

D'autres, ayant le charme empreint  
Sur leur font, dont nous n'avions craint  
Que les œillades assassines,  
Sont médecines.

Celles-là, dont le vent mutin  
A follement, dès le matin,  
Baisé les boucles et les tresses,  
Sont les peintresses.



---

Celles-ci, cœurs inexplicqués,  
Mettent en rythmes compliqués  
Leurs mélodieuses tristesses  
De poétesses.

D'autres par l'esprit le plus fin  
Nous ravissent. D'autres enfin,  
Et, certes ce n'est pas un crime,  
Font de l'escrime.

Elles en font même très bien.  
Carolus Duran ne sait rien  
Vraiment que désormais ignore  
Ninette ou Laure.

Ces tireurs, qu'Amour effleurait,  
Tiennent maintenant le fleuret,  
Enchaînant avec mille charmes  
Leurs phrases d'armes.

Que n'as-tu pu voir, ô Balzac !  
Leurs ripostes du tac au tac,  
Leur jeu correct et leur mimique  
Académique !

Aussi bien que l'homme hideux,  
Elles savent faire : Une ! Deux !  
Quant à leurs attaques d'allonge,  
C'est comme un songe !

Qu'elles mènent agilement  
Les changements d'engagement !  
Quand un homme est leur adversaire,  
Mon cœur se serre.

Car bien vite mécontenté,  
Il est toujours au fond tenté  
De *tomber aux pieds de ce sexe*  
Et, tout perplexe,

Il se sent devenir poltron  
A voir frémir sous le plastron,  
Comme une cruelle épigramme,  
Un sein de femme.

21 décembre 1883.

---

## XXV

## RUE DE SÈZE

Dans les clairs salons de la rue  
De Sèze, vit l'âme française,  
Comme elle est jadis apparue  
Sous Louis Quinze et Louis Seize.

Dix-huitième siècle adorable,  
Oh ! comme avec délicatesse  
Il sut avoir la mémorable  
Élégance de sa tristesse !

O boîtes d'or, miniatures,  
Déités vaguement surprises  
Parmi d'idéales natures ;  
Nymphes des bois dans l'herbe assises ;

---

Satins, étoffes envolées,  
Éventails qui semblent suffire  
A calmer les Grâces troublées,  
Par la caresse de Zéphire ;

Calmes et souriants visages  
Rythmés, où pas un pli ne bouge  
Et qui, parmi les paysages,  
Nous charmez, vivants sous le rouge ;

Extases de la bucolique,  
Fronaisons pleines de mystères ;  
Églés que le mélancolique  
Watteau guidera vers Cythère,

Avec de longs pleurs taciturnes  
Je vous suis, et sous les portiques  
Je vois couler l'eau de vos urnes,  
O bleus paradis poétiques !

Et je vois, dans un vague souffle  
De voluptés et de délire,  
Pompadour ôtant sa pantoufle  
Et du Barry tenant la lyre.

21 décembre 1883.

## XXVI

A ZOLA

Pour savourer votre roman,  
Je néglige Saint-Arroman  
Et Fanfreluche,  
Car avec sa vaillante amour,  
Votre Pauline est à son tour  
Ma coqueluche.

Mais dans ce livre soucieux,  
Qui met des larmes dans mes yeux  
Et sur ma joue,  
On rencontre, mon cher Zola,  
Un seul mot qui me désola.  
Oui, je l'avoue.

---

Quand sous les rameaux du pommier  
Qui fut dépouillé le premier,  
    Blanche, elle rêve,  
(Peut-être du futur Abel,)  
Ce qui fait alors le plus bel  
    Ornement d'Eve;

Ce que Théophile Gautier  
Chanta, savant dans son métier  
    Jusqu'au sublime ;  
Par un effroi nauséabond,  
Ce que le peintre pudibond  
    A tort supprime ;

Or ou sombre nuit dans les lys  
Qui font la beauté de Cypris  
    Divine et tendre,  
Ce qui sied à leur floraison,  
Mon ami, vous avez raison  
    De le lui rendre.

---

Mais vous, peintre aux accords savants,  
Associez les bruns vivants  
Avec l'ivoire !  
Car bien que la Galigai  
Aux jours de son règne haï  
Fût assez noire,

O mon ami, c'est entendu,  
Même alors, et dans ce temps du  
Maréchal d'Ancre  
Dont le sang nous éclaboussa,  
On n'a jamais appelé ça :  
La tache d'encre !

21 décembre 1883.

## XXVII

## LA MODE

Oh! les beautés au chaste front!  
Tout est bien, si tout est pour elles.  
Les robes, cette année, auront  
Des franges de fleurs naturelles.

Rien n'est plus fier que les satins ;  
Mais on complétera le charme  
Et la gloire de leurs destins,  
Par des violettes de Parme.

Puis on mêlera, pour changer  
Des coutumes enfin usées,  
Les lilas aux fleurs d'oranger,  
Sur le voile des épousées.



---

Une adroite et savante main  
Garnira les robes, de roses,  
Et les corsages, de jasmin.  
C'en est fait des pierres moroses.

Allez vous cacher, diamants,  
Saphirs, chrysoprases, topazes!  
Ce ne sont plus vos feux dormants  
Qui nous jettent dans les extases.

On verra des fleurs en collier  
Qui sur la chair viendront éclore,  
Et des touffes, sur le soulier.  
Flore sera la joaillière.

Des fleurs sur le front, sur les bras!  
Chaque femme sera fleurie.  
C'est ainsi que tu reviendras,  
Toute consolée et guérie,

Du haut du ciel aérien,  
Simplicité que nous lésâmes.  
Chez nous on ne verra plus rien  
D'artificiel, — que les âmes!

21 décembre 1883.

## XXVIII

## PETIT NOEL

Le petit à face minée,  
Dont l'œil est comme un pâle ciel,  
S'approche de la cheminée,  
Tout tremblant, le soir de Noël.

Pourtant, la misère et la fièvre  
N'ont pas diminué l'air fin  
Et spirituel de sa lèvre.  
Il est très maigre, et bleu de faim.

Depuis si longtemps qu'il l'a mise,  
Traînent les lambeaux décousus  
De sa malheureuse chemise.  
Oh ! dit-il, bon petit Jésus !

---

Toi sur qui la lumière joue  
Et qui souris dans ton berceau !  
Je marche pieds nus dans la rue  
Et dans la fange du ruisseau.

O petit Jésus adorable,  
Que parent de riches colliers !  
Si tu veux m'être secourable,  
Donne-moi d'abord des souliers.

Des souliers trop neufs pour se taire,  
Des souliers qui fassent : Coin ! coin !  
Et mènent tant de bruit par terre  
Qu'on m'entende venir de loin.

Puis, comme toi seul es le maître,  
Afin de m'aiguiser les dents,  
Bon Jésus, tu pourras peut-être  
Mettre un peu de bonbon dedans !

28 décembre 1883.

---

## XXIX

## BIBLIOGRAPHIE

Longeant les murs seigneuriaux  
Des hôtels dont Paris s'honore,  
Les lourds, les sombres chariots  
Défoncent le pavé sonore.

Ils encombrent la rue. Où fuir?  
O triste revers des ribotes!  
Voici leurs longs tuyaux de cuir  
Et leurs hommes à grandes bottes.

Le vent glacé dans nos cheveux  
Met des caresses dérisoires.  
On voit briller de rouges feux  
Parmi des tas de choses noires.

Les chariots exorbitants,  
Sans attendre que Paris dorme,  
Ainsi que des Léviathans  
L'offensent de leur masse énorme.

Qu'emportent-ils? N'écrivons là  
Aucun mot que le goût rature.  
Tiens! c'est bien malin! c'est de la... —  
Non, c'est de la LITTÉRATURE!

Oui, ce qui naguère engraisait  
La Terre où naîtra, de fleurs ivre,  
Le délicieux Avril, c'est  
Ce qu'on nomme à présent : UN LIVRE.

Les lourds chariots, pleins de bruit,  
Roulent, hideux, sous la rafale,  
Épouvantant l'ombre et la nuit,  
Et de leurs sombres flancs s'exhale... —

O corolles faisant le guet  
Au bord du ruisseau qui murmure!  
Aubépine rose et muguet!  
Buissons verts où rougit la mûre!

O pâquerettes du chemin,  
Où foisonnent des gouttelettes!  
O lys, chèvrefeuille et jasmin!  
Ames des tendres violettes!

C'est vainement que Sumatra  
Devant nos rimes s'extasie :  
Hélas! l'avenir nous mettra  
Le nez dans notre — poésie.

Car tous braves comme Créquy  
Et vainqueurs du dégoût morose,  
Nous nommons bravement ce qui  
N'est pas la rose : pas la rose.

O déesse en qui tout est pur,  
Chaste Nature aux sacrés voiles,  
A la chevelure d'azur,  
Dont le front est criblé d'étoiles ;

Nous te regardons sous tes reins  
Sans pudeur réactionnaire ;  
Nous explorons les souterrains  
Aveugles du dictionnaire ;

---

Et par ces temps d'humidité  
Où le brouillard nous environne,  
On raille ta timidité,  
Pâle euphémisme de Cambronne!

28 décembre 1883.

---

## XXX

## COMÉDIE FRANÇAISE

Pégase bondit sur les monts  
Et s'ébaudit à sa manière.  
Art, Comédie, ô fiers démons,  
Empoignez-le par la crinière.

Volez à l'immortalité !  
Le blanc cheval sans selle y mène.  
Il est grave, en réalité,  
De vouloir jouer Célimène.

Car il n'est pas bénin, bénin,  
Ce beau rôle, fiel et délice.  
Il contient tout l'art féminin  
Et tout le sac à la malice.



---

Donc, mademoiselle Marsy  
L'a compris. C'est de bon augure.  
En son temps, la grande Mars y  
Faisait, aussi, bonne figure.

Où se sont enfuis vos printems.  
O Mars, Anaïs et Monrose?  
Baste! il est bon d'avoir vingt ans  
Et l'œil vif et la bouche rose.

28 décembre 1883.

---

.

## XXXI

## DARCIER

Nymphe dont l'œil ébloui  
Semble un diamant,  
La Chanson perd aujourd'hui  
Son dernier amant.

Elle ne verra jamais  
Un autre Darcier,  
Et ne sait plus désormais  
Que balbutier.

Oh! Darcier! je le revois!  
Le rythme précis  
Se dessinait dans sa voix  
Aux sons adoucis.

---

Pourtant courbé sous le dieu,  
Pâle, ivre de jour,  
Il était brûlé du feu  
D'un immense amour.

Peuple, du peuple fourbu  
Dévorant les pleurs,  
On eût dit qu'il avait bu  
Toutes ses douleurs,

Et de sa lèvre, ô tourment  
Providentiel !  
Pressé douloureusement  
L'éponge de fiel.

Dans ses chants éblouissants  
De haine et d'orgueil,  
On entendait les accents  
Des mères en deuil,

Judas, hypocrite et roux,  
Comptant ses écus,  
Et les sanglots de courroux  
De tous les vaincus.

Tous ces martyres hurlants,  
Tous ces pleurs, l'affront  
D'Eve, dont les flancs sanglants  
Toujours saigneront ;

Il en voulait en effet  
Prendre la moitié,  
Car ce génie était fait  
Surtout de pitié.

On entendait dans sa voix  
Qu'en vain nous pleurons,  
Des Marseillaises, parfois  
Des bruits de clairons,

Le cri de la Vérité  
Superbe et fatal  
Et le regret irrité  
Du sombre Idéal.

Aussi parmi nous fut-il,  
Et nul n'a dit : non,  
Un artiste fier, subtil,  
Digne de ce nom,

---

Donnant, ce consolateur,  
Pour nous enchanter,  
Le spectacle d'un chanteur  
Qui savait chanter!

28 décembre 1883.

---

## XXXII

## JOUR DE L'AN

Fillette rose et fier bandit  
Et douces têtes blondes,  
Les petits enfants nous ont dit,  
Menant leurs folles rondes :

Nous voulons bien de beaux joujoux,  
Des Pierrots aux prunelles  
De turquoise, et des Chinois fous  
Et des Polichinelles ;

Et les bébés à l'air mutin  
Qui disent deux paroles,  
Et la cuisine du festin  
Avec ses casseroles ;

---

Nous voulons bien les vrais fusils  
    Qu'on charge avec des balles,  
Et les Paillasses cramoisis  
    Qui choquent leurs cymbales ;

Pour nous promener dans les bourgs  
    Avec des escopettes,  
Nous voulons bien de vrais tambours  
    Et de grandes trompettes ;

Nous voulons l'arbre aérien,  
    Dont jamais rien ne bouge  
La frisure, et nous voulons bien  
    Le village tout rouge ;

Nous voulons bien mettre d'aplomb  
    Dans leurs poses classiques  
Les jolis régiments de plomb  
    Que mènent des musiques ;

Nous voulons par des jeux nouveaux  
    Réjouir nos cervelles ;  
Nous voulons bien les grands chevaux  
    Avec leurs manivelles ;

Nous voulons des bonbons fondants,  
Et d'autres plus étranges  
Avec de la crème dedans,  
Qui sont faits pour les Anges ;

Et les animaux de sapin,  
Le Coq à l'air bravache,  
La Chèvre et le petit Lapin  
Et le Bœuf et la Vache ;

Nous voulons le Cerf et l'Élan,  
Et tout ce qui compose  
Nos étrennes du Jour de l'An,  
Où pour nous tout est rose ;

Donnez-nous les plus beaux joujoux,  
Les jardins, les garennes :  
Mais, ô petits parents, c'est nous  
Qui sommes vos étrennes !

28 décembre 1883.

---



## XXXIII

## PAS DE NEIGE

Paris, lorsque vient la froidure,  
Aime, pendant la saison dure,  
A s'orner de martre et de vair.  
Désireux d'embellir ses fêtes  
Par toutes ces toisons de bêtes,  
Il a dit au bonhomme Hiver :

O vieil Hiver, père des glaces !  
Qu'il neige sur mes larges places  
Et sous mes horizons étroits,  
Comme là-bas, dans la Norvège,  
Pour que je voie un peu de neige  
En mil huit cent quatre-vingt-trois !

---

Oh! que la neige, de son lustre,  
Blanchisse mon bitume illustre,  
Pour que, poète essentiel,  
Je compare, en mes épigrammes,  
La neige et les lys de mes femmes  
Avec les lys tombés du ciel!

Tel, rêvant que sa face usée  
Fût blanche comme une épousée,  
Paris, en son désir goulu,  
Demandait que la neige pure  
L'enveloppât de sa guipure.  
Le vieil Hiver n'a pas voulu.

Il a dit : O ville de Flore,  
Qui toujours vois tes lys éclore  
Et tes diamants reflleurir ;  
Ville folle, heureuse, adulée,  
Pour toi la neige immaculée ?  
Allons, tu t'en ferais mourir !

---

Quoi ! tes histrions et tes grues  
Sous leurs semelles incongrues  
Fouleraient la neige au flanc pur,  
La neige, divine pucelle,  
Dont l'âpre candeur étincelle  
Sous les caresses de l'azur !

Non. La neige avec orgueil touche  
Les champs nus où l'été farouche  
Faisait ruisseler des épis  
Qui sont la joie et la richesse.  
Mais toi, courtisane et duchesse,  
Marche sur les riches tapis.

La neige est faite pour les cimes  
Où nous, les Dieux, nous nous assîmes ;  
Pour les monts, où la Vérité  
N'entend pas de sourdes huées,  
Et voit déchirer les nuées  
Par le vol de l'aigle irrité.

Toi, promène-toi dans la boue ;  
Et, plus tard, quand le soleil joue,  
Dans tes bois aux sentiers fleuris.  
Mais quant à la neige divine,  
Je la garde pour la ravine.  
Tu t'en ferais mourir, Paris.

Laisse au chamois la neige blanche.  
Mais toi, peureux de l'avalanche,  
Au son du luth et du hautbois  
Dont la molle chanson t'effleure,  
Foule, suivant le jour et l'heure,  
Ta pourpre, ou ton pavé de bois !

4 janvier 1884.  

---

## XXXIV

... ON LES HONORE

Philis, quand le vôtre fleurit,  
Montrant sa blancheur, souffletée  
Par le zéphyr, subtil esprit,  
Dans la robe décolletée ;

Colline que jouxte un ravin,  
Lorsqu'il apparaît dans le groupe  
Des lys purs, tel qu'un Grec divin  
L'eût pris pour moule de la Coupe ;

Quand, suavement exigü,  
Trésor que la lumière arrose,  
Rougit sur son sommet aigu  
Un folâtre bouton de rose ;

Oh! combien, sans comparaison,  
Dans sa blonde neige endormie,  
On le préfère avec raison  
A — celui de l'Académie!

4 janvier 1884.

---

## XXXV

## POLITIQUE

Oui, Misère est toujours Misère,  
Pâle, avec son rictus affreux.  
Ainsi que les grains d'un rosaire,  
Ses jours se ressemblent entre eux.

Oui, le pauvre est le pauvre. Jeune  
Ou vieux, malgré ses appétits,  
Après le dur travail, il jeûne  
Avec sa femme et ses petits.

Pour lui le bonheur est un mythe.  
Il est le vrai souverain; mais  
Quand verra-t-il dans sa marmite  
Un morceau de viande? Jamais.

Et les petits, dont le ciel aime  
Les doux sourires familiers,  
— Noir et mystérieux problème! —  
Vont en loques et sans souliers.

Et, cependant, la forte-en-gueule  
Qui ne revient pas du Lignon,  
La Politique, peu bégueule,  
Hurle et se crêpe le chignon.

La mégère met sur ses hanches,  
Parterre aux maigres floraisons,  
Ses deux mains qui ne sont pas blanches ;  
Et, faute de bonnes raisons,

Forte à la savate, inaugure,  
Pour tomber son godelureau,  
Le vif coup de pied de figure,  
Et le coup de front du taureau.

Rires. Clameurs. Effroi. Tumulte.  
On dirait qu'on fouette un marmot.  
— A Chaillot! — C'est nous qu'on insulte!  
— Vous allez retirer le mot!



---

Et le prix du combat sinistre  
Flotte, vaillamment disputé.  
On s'explique. — Va donc, ministre!  
Ohé! va donc, toi, député!

La Politique, fière, en somme,  
De ne jamais amnistier,  
Bavarde et se trémousse comme  
Un diable dans un bénitier.

Elle unit, en ses turlutaines,  
L'éloquence de feu Dupin  
Avec celle de Démosthènes.  
C'est un beau spectacle. — ET DU PAIN ?

4 janvier 1884.

---

## XXXVI

MAURICE BOUCHOR

J'ai lu de Maurice Bouchor  
Un livre intitulé : L'AURORE.  
Non, jamais sur la lyre d'or  
Un chant plus beau ne sut éclore.

Le poète prend son essor,  
Caressant la corde sonore,  
Et sous ses doigts, comme un trésor,  
S'épanouit la métaphore.

Sorti de l'étroit corridor  
Où le doute amer nous dévore,  
Il marche, comme un jeune Hector.  
L'Orient enflammé se dore.

---

Lui, naguère fier matador,  
Il s'éveille, il voit, il adore,  
Toujours plus haut sur le Thabor,  
Plus près de la lumière encore !

Et, dans le rougissant décor,  
La pourpre, que le ciel arbore,  
Éclate, comme un chant de cor,  
Et la pâle Nuit s'évapore.

4 janvier 1884.

## XXXVII

## LA LISEUSE

Dans la chambre est assise,  
Mollement indécise,  
Une dame aux yeux verts  
    Qui lit des vers.

La clarté de la lampe  
Vient jouer sur sa tempe,  
Et fait briller ses yeux  
    Mystérieux.

A côté d'elle éclate  
Une fleur écarlate,  
Dans un mince et changeant  
    Vase d'argent.

---

Le chat qu'elle protège,  
Aussi blanc que la neige,  
Rêve sur des coussins  
Aux grands dessins.

Sur les chenets de l'âtre  
Rit la flamme folâtre  
Et s'embrase le feu  
Vermeil et bleu.

Dans tout ce qui l'entoure  
La Liseuse savoure  
Les beaux luxes qui font  
L'oubli profond.

Elle boit la meilleure  
Tranquillité de l'heure,  
Ainsi que les gourmets  
Un doux vin. Mais

Tout à coup, quelque chose  
Touche sa bouche rose  
Et baise, en mille jeux,  
Son sein neigeux.

---

Quel est l'esprit farouche  
Qui baise cette bouche  
Et palpite, ingénu,  
Sur le sein nu ?

C'est la belle Strophe ivre  
Qui s'échappe du livre,  
En arrachant son flanc  
Du feuillet blanc,

Et s'évade frivole,  
Et vole, vole, vole,  
Murmurant à l'entour :  
Amour ! Amour !

Sous la folle caresse  
Troublée en sa paresse,  
La songeuse qui lit  
Soudain pâlit ;

On voit, pleine d'extase,  
Tressaillir dans le vase  
Même la fleur de sang ;  
Et le chat blanc

S'étire dans le vide,  
Ouvre sa bouche avide  
Et laisse voir les dents  
    Qui sont dedans,

Sentant, subtile bête!  
Qu'au-dessus de sa tête,  
Près de son fin museau  
    Passe un oiseau.

4 janvier 1884.

---

## XXXVIII

## MUSIQUE FRANÇAISE

Où vous en allez-vous encore ?  
Vous ne vous reposez jamais,  
Pâles voyageurs que décore  
La blanche neige des sommets.

Franchissant les collines bleues  
Et les fleuves démesurés,  
Vous avez fait cent mille lieues  
Sous les vastes cieux azurés.

Vous avez subi des épreuves,  
Tourmentés comme les roseaux,  
Et parmi vos barbes de Fleuves  
S'envolent des petits oiseaux.



Où vous en allez-vous encore ?  
Dans vos yeux sont associés  
L'éclat rougissant de l'aurore  
Et le froid reflet des glaciers. —

Nous fuyons, troupeau qui s'effare  
Sous le fouet des exils amers,  
Et dans la nuit cherchant un phare,  
Nous traversons les grandes mers.

Nous enjambons la triste lande.  
Nous avons dit : Allons-nous-en !  
Nous nous en allons vers l'Islande,  
Où l'on trouve peut-être Han.

Vers la Pologne, vers l'Afrique !  
Notre effréné caprice y va.  
Tout là-bas, vers l'Inde féérique  
Où règne le sanglant Siva !

Enchanteurs du monde physique,  
Nous sommes les marchands de sons,  
Les compositeurs de musique,  
Et nous nous évanouissons ;

Nous disparaissions dans la brume,  
Sur la Jung-Frau, sur les Balkans,  
Et dans la Sicile où s'allume  
La gueule rouge des volcans ;

Nous nous en allons chez les Kurdes  
(Vaucorbeil, tu nous le paieras!)  
Et dans tous les pays absurdes,  
Faire jouer nos opéras.

11 janvier 1884.

---

## XXXIX

ÉDOUARD MANET

Ce riant, ce blond Manet,  
De qui la grâce émanait,  
Gai, subtil, charmant en somme,  
Dans sa barbe d'Apollon,  
Eut, de la nuque au talon,  
Un bel air de gentilhomme.

Son mal fut celui des forts.  
Il voulait s'égarer hors  
De la route coutumière  
Et vivre avec les esprits.  
Il eut le tort d'être épris  
Du jour et de la lumière.

---

Belle Ève blonde à l'œil noir,  
Il voulait te faire voir  
Parmi l'air que tu respires,  
Et dégrafer ton collier  
Ailleurs que dans l'atelier.  
On a fait des crimes pires.

On l'adore, on l'a banni.  
Il n'avait mérité ni  
Cet excès d'honneur, ni cette  
Indignité. Le public  
A sa manie et son tic  
Et ne voit qu'une facette.

Que l'artiste, esclave et roi,  
Aime la Peinture, ou toi,  
Chaste Muse enchanteresse  
Dont le front m'éblouissait,  
Quand on part, l'important, c'est  
D'avoir chéri sa maîtresse.

11 janvier 1884.

---

## XL

CLOVIS HUGUES

Les députés ont de ces fugues!...  
Ils sont une meute aux abois.  
Donc, ils ont chassé Clovis Hugues,  
Comme un sanglier dans les bois.

Tels des vieux, tombés en enfance.  
En lui criant : *Vade retro!*  
Ils le chassent, avec défense  
De porter le nom de Pietro.

La Chambre ingénue et profonde  
Arrache de son sein Clovis,  
Pour assurer la paix du monde.  
*Para bellum, si pacem vis.*

---

Enfants, mangez des prunes d'ente! —  
Loin des vertigineux lambris  
Clovis a dû fuir. Comme Dante,  
Il est exilé... dans Paris!

Hier encore il était membre.  
Il ne l'est plus. Destins railleurs!  
Il n'entre jamais dans la Chambre,  
Hélas! Ni moi non plus, d'ailleurs.

Misérable porteur de lyre,  
Il n'entendra pas, longs ou courts,  
Ainsi que des chiens en délire  
Aboier les vagues discours.

Oisif après ces catastrophes,  
Et portant le suprême affront,  
Il caresse les belles strophes  
Ayant des rimes sur le front.

Passant inutile, poète,  
Échanson des généreux vins,  
Il entend frémir dans sa tête  
Les ailes des rythmes divins;

---

Il s'unit au peuple, à la foule,  
Plein de pitié, baigné de jour,  
Bercé par cette grande houle  
D'où sort un long sanglot d'amour ;

Il mêle à sa voix forte et pure  
Les soupirs, les cris douloureux,  
L'hymne effaré de la nature  
Et la plainte des malheureux ;

Ame que tout espoir enchante  
De sa tragique passion,  
Il s'extasie, il rêve, il chante... —  
Il n'a plus de profession.

11 janvier 1834.

## XLI

## PITIÉ SUPRÊME

Dans les journaux singuliers  
Qui lui sont particuliers,  
La Mode, à ce qu'il paraît,  
Dicte un arrêt.

Plus d'Invisibles! et plus  
D'épais voiles superflus.  
La reine du falbala  
Change cela.

Les corsages, cet hiver,  
Seront, pour ravir l'enfer  
Si vous le leur permettez,  
Décolletés.



---

Près du tissu blanc, ou noir,  
Ou rose, ils laisseront voir  
La blancheur et le dessin  
Charmant du sein.

Les uns, spectacle inouï  
Fait pour Rubens ébloui,  
Montreront, dans le velours,  
De beaux seins lourds.

D'autres songent, érudits,  
Aux pommiers du paradis,  
Et c'est un joli sein rond  
Qu'ils montreront.

D'autres, baisés par le vent,  
Montreront ce que souvent  
Les Déesses n'ont point eu :  
Un sein pointu.

Et dans un but assassin,  
D'autres montreront un sein  
Délicieux et très pur,  
Quoique moins dur.

D'autres, venant à leur tour,  
Montreront ce fruit d'amour :  
Des seins fauves et dorés,  
    Mais adorés.

Et les yeux s'enivreront.  
D'autres, enfin, montreront  
(Oh! ma pitié les absout!)  
    Quoi? Rien du tout.

11 janvier 1884.

---

## XLII

## COMÉDIENS

Dans un chariot, sur la place  
Où Mangin vendait ses crayons,  
Casqué, poli comme une glace,  
Dans la gloire et dans les rayons ;

Un autre guerrier, qui se hâte  
Sous la pluie et ses arrosoirs,  
Vend avec orgueil une pâte  
Pour faire couper les rasoirs.

Et moustachu, nullement glabre,  
Ingénieux à copier,  
Il découpe avec son grand sabre  
D'étranges portraits en papier.

---

Mais tout est changé, hors le site !  
Mangin, le héros sans remords,  
A vu le flot noir du Cocyte.  
Il est au rivage des morts.

Car suffit-il d'avoir le casque  
Et le sabre, farouche engin,  
Pour s'écrier d'un ton fantasque :  
Je suis Ajax ! Je suis Mangin !

Non, c'en est fait. Le cours des astres  
Emporte dans ses flots vermeils  
Les triomphes et les désastres  
Des Césars et des Rois-Soleils.

Mais l'Histoire en vain se dépîte  
En embrouillant son écheveau,  
Et la foule se précipite  
Vers le comédien nouveau.

Comédien ? Eh oui, sans doute !  
Malgré les anges gardiens  
Qui voudraient guider notre route,  
Nous sommes tous comédiens.

---

Ayant la Mort pour spectatrice,  
Tous, frappés du même fléau,  
Nous jouons Hamlet et Jocrisse ;  
Quelques-uns font les Roméo.

Tel, de qui la folie est douce,  
Met sur sa poitrine un paillon,  
Et parmi sa perruque rousse  
Voltige un vague papillon.

Telle, aux allures inhumaines,  
Pour laquelle nous ergotons,  
Joue en riant les Célimènes,  
Et telle autre fait les Gothons.

Tous, Frédéricks élémentaires,  
Hypothétiques Beauvallets,  
Font les Dieux, les rois, les notaires,  
Les bouffons, les Turcs, les valets.

Tel fait le capitain farouche.  
Moi-même, coiffé, sans humeur,  
Du noir béret de Scaramouche,  
Je joue un antique rimeur,

Déjà courbé par l'âge impie  
Et par son souffle meurtrier,  
Qui tousse et fait de la copie  
En remâchant un vieux laurier,

11 janvier 1884.

---

## XLIII

## LES BOITES

Les Chiffonniers silencieux  
Sur la terre d'ombre inondée  
Allaient, en regardant les cieux,  
Comme des pâtres de Chaldée ;

Et leur crochet aérien,  
Qui dans tous les tas savait mordre,  
Faisait quelque chose de rien  
Et de l'ordre avec du désordre.

Toujours distribuant les sorts,  
Ils séparaient, en flots contraires,  
Les squelettes de harengs saurs  
D'avec les essais littéraires.

Ils ne mêlaient pas, sans retour,  
La rose où sont des gouttelettes  
Et les chers souvenirs d'amour,  
Avec les os de côtelettes.

Mais que la perte des vaincus  
Semble laide en principe, ou belle,  
Ces jours d'autrefois sont vécus.  
Grâce à notre préfet Poubelle,

Galons, casserole, pipeau,  
Vieux clous, pot au lait de Perrette,  
Lapins n'ayant plus que la peau,  
Tessons de verre et d'opérette ;

Romans estampés sur le vif,  
Où des amantes névrosées  
Que ploie un râle convulsif,  
Ont semblé, dans la Nièvre, osées ;

Chapeaux défoncés par un choc,  
Livres d'histoire élémentaires,  
On emportera tout, d'un bloc,  
Dans les boîtes réglementaires.

18 janvier 1884.



## XLIV

## LES GRIMACES

La Vérité de son puits  
Sort, et puis  
Dans leur splendeur ingénue  
Montrant son sein et son flanc  
De lys blanc,  
Apparaît, superbe et nue.

Mais aussitôt, les satins  
Des catins  
Se hérissent d'épouvante,  
Et ce peuple en falbala  
Traite la  
Nymphé, comme une servante.

---

Malgré sa noble fraîcheur,  
    La blancheur  
De ces poudrederizées  
Obscurcit les purs accords  
    De son corps,  
Dont elles font des risées.

Fi! disent-elles. Pour nous,  
    Fronts si doux,  
Quel deuil que ce jaune ivoire!  
Elle n'a donc ni pudeur  
    Ni candeur!  
La vilaine, qu'elle est noire!

En sa toilette, aucun art!  
    Pas de nard,  
Et le seul zéphyr la gante.  
Sa croupe même est en vrai!  
    Sans délai  
Chassez-moi cette arrogante.

---

La Nymphé au regard divin  
Tâche en vain  
D'apaiser tout ce tumulte ;  
Avec un grand cri moqueur,  
Tout le chœur  
Des filles roses l'insulte.

Ce qu'il vous faut encor, c'est  
Un corset,  
Disent-elles. Nous, vos dupes !  
Nenni. Pour avoir du chic  
En public,  
Vous manquez par trop de jupes.

Non, ce qui plaît et fleurit  
Pour l'esprit,  
C'est la robe, quand on l'ouvre.  
Belle affaire, un sein vivant !  
On en vend  
Aux Grands Magasins du Louvre.

Cachez-le, votre corps beau,  
Ce corbeau  
Près de nos blancheurs de cygne !  
Impudente, détalez.  
Vite, allez  
Mettre une feuille de vigne !

18 janvier 1884.

---

## XLV

## JUSTE RETOUR

Rouges, roses, criant de joie,  
Vêtus de velours et de soie,  
Des petits garçons, chœur charmant  
D'espérances réalisées,  
Courent dans les Champs-Élysées,  
Près de la vasque au flot dormant.

On dirait des fils de princesse.  
Mais bien vite leur gaité cesse  
Devant un spectacle imprévu.  
Un groupe de petites filles  
Toutes pâles sous leurs guenilles,  
Hélas! voilà ce qu'ils ont vu.

---

Le vent rougit leurs omoplates.  
On voit de leurs mornes savates  
S'évader, comme un noir filou,  
Le pied nu de ces vagabondes,  
Et leurs cheveux, tignasses blondes,  
Sont peignés au moyen d'un clou.

Les pauvres traîneuses de loques  
Ont admiré les belles toques  
Et les blonds cheveux des garçons,  
Et contemplent, un peu jalouses,  
Le velours doré de leurs blouses,  
Où le zéphyr met des frissons.

Leurs prunelles s'emparadisent.  
Mais les beaux petits garçons disent,  
Courant, comme de jeunes daims  
Parmi le vert gazon des plaines :  
Comment laisse-t-on ces vilaines  
S'égarer dans les beaux jardins ?

---

Or, s'attristant à leurs folies,  
La vieille marchande d'oublies  
Vient et leur parle. Elle a cent ans,  
Et dans le fond de ses yeux vagues  
Errent, pressés comme des vagues,  
Les spectres des anciens printems.

Oh! dit-elle, chérubins roses,  
La sagesse aux ciartés moroses  
Est ce dont je vous fais présent.  
Ces fillettes aux dents pointues  
Seront, quelque jour, mieux vêtues  
Que vous ne l'êtes à présent.

Tout arrive, en ce monde infirme.  
Un jour viendra, je vous l'affirme,  
Où ces Gothons et ces Margots  
Vous siffleront comme des merles  
Et, pour rire, fondront vos perles  
Dans leur vin de Château-Margaux.

Les diamants à leurs oreilles  
Pendront, comme la grappe aux treilles.  
Alors le temps aura marché,  
Et c'est vous, ô jeunes microbes,  
Qui leur achèterez des robes  
Chez les Worths, plus cher qu'au marché !

18 janvier 1884.

---



## XLVI

## DANS LE MONDE

Amené, jeune et plein d'espoir,  
A la fête que donne Adèle,  
Luc, charmant dans son habit noir,  
Se demande ce qu'on a d'elle.

Ébloui comme l'étourneau,  
Il voit se presser sous les lustres  
En fleurs, venus de Murano,  
Un tas de bonshommes illustres.

Les femmes aux fronts querelleurs  
Ressembleraient aux jeunes mères  
D'un tas de Cupidons voleurs,  
Avec leurs croupes de Chimères.

---

On s'amuse, ou l'on fait semblant.  
Tout, dans cette fête, respire  
Le mystère doux et troublant.  
On dirait que l'on y conspire.

Oh! que d'invités! Quelques-uns  
Disent des paroles sans queue  
Ni tête. Des flots de parfums  
Montent dans l'atmosphère bleue.

Et partout, sous ce voile bleu  
Qui ravirait les coloristes,  
On voit des diamants de feu  
Et des seins nus et des yeux tristes.

Une femme au sourcil courbé  
Comme un arc, dont on s'émerveille,  
Appelle un ministre : Bébé,  
Et deux collégiens : Ma vieille.

A tout ce poème diffus  
Voulant comprendre quelque chose,  
Luc s'adresse d'un air confus  
A sa belle voisine Rose,

Qui met des cœurs dans ses prisons.  
Timide, il s'est penché vers elle  
Au point d'effleurer ses frisons.  
Oh! lui dit-il, mademoiselle,

Guidez mes esprits, éblouis  
Par votre chevelure blonde.  
Ici, je vois bien que je suis  
Dans le monde. Mais dans quel monde?

J'ai fait ce rêve étrange et doux :  
Conduire à travers la Bohème  
Un bel être pareil à vous.  
Est-ce ici le monde où l'on aime?

Sur ma lèvre, un vol de baisers  
Qui voudraient fuir vers votre joue,  
S'enivre de ses tons rosés.  
Est-ce ici le monde où l'on joue?

Mais si vous le voulez, je veux  
Trouver la tristesse meilleure.  
Je sens frissonner vos cheveux.  
Est-ce ici le monde où l'on pleure?

Ou, si vous le voulez aussi,  
J'aime la joie et son délire.  
Répondez, madame, est-ce ici  
Le monde où l'on se tord de rire?

Rose écoute ces mots ardents  
Et regarde, presque touchée,  
Le jeune ingénu, dont ses dents  
Feraient à peine une bouchée.

Rose qui connaît tout, le suc  
Des poisons, le goût de la lie  
Et tout le reste, dit à Luc,  
En levant ses yeux d'Ophélie,

Ses pâles yeux diamantés  
Où frissonne un tragique rêve :  
Jeune homme, allez-vous-en. Partez.  
C'est ici le monde où l'on crève!

18 janvier 1884.

---

## XLVII

## GALATEA

Pailleron, ce vrai sage,  
Est donc, selon l'ancien  
Usage,  
Académicien !

Son discours, où tout sonne  
Comme l'or, n'a lésé  
Personne :  
Prodige malaisé !

Chez lui l'esprit abonde,  
Et s'il ravit et prit  
Le monde  
Que charme encor l'esprit,

---

C'est qu'avec sa folie  
Chantant sous le ciel bleu,  
Thalie  
Est toujours dans son jeu ;

Et tendrement folâtre,  
A l'Institut comme au  
Théâtre,  
La Nymphé au vert rameau,

Légère sur les planches,  
Lui sourit avec ses  
Dents blanches,  
Et le mène au succès.

C'est bien, Académie,  
D'avoir en ton giron,  
Ma mie,  
Accueilli Pailleron ;

Mais plus d'un, à cette heure,  
Pour vous brûle d'amour  
Et pleure.  
Madame, à qui le tour ?

---

Veuve souvent trompée,  
Ne poussez pas à bout  
Coppée,  
Ni le subtil About.

L'un célèbre (il est nôtre!)  
Marguerite au rouet,  
Mais l'autre  
Est un fils d'Arouet.

Sans qu'on vous morigène,  
Si le choix hasardeux  
Vous gêne,  
Prenez-les tous les deux.

Ah! cette Académie,  
Dans son rêve indolent  
Blémie!  
Si l'homme est un volant,

Elle tient la raquette!  
Être plus qu'il ne faut  
Coquette,  
Est son plus cher défaut.

Tenez! voyez-la! comme  
Elle jette, en riant,  
    La pomme  
A qui va la priant!

Puis, montrant ses épaules,  
Vite, elle s'enfuit vers  
    Les saules,  
Ses cheveux de travers.

Pourtant elle a beau geindre!  
Si l'adroit amant sait  
    L'atteindre,  
Sans demander qui c'est,

Et l'a prise et meurtrie,  
Quoiqu'elle entre en courroux  
    Et crie :  
Pour qui me prenez-vous?

Elle a beau se défendre  
Et conter son roman  
    Si tendre,  
Et s'écrier : Maman!



Si l'amant, toujours ferme  
Et sachant tout oser,  
Lui ferme  
La bouche d'un baiser ;

La jeteuse de pomme  
Dit, en ouvrant ses bras :  
Cher homme,  
Fais ce que tu voudras !

25 janvier 1884.

---

## XLVIII

## QUEL DAIM ?

Les dames, à ce qu'on assure,  
Par un revirement soudain,  
Porteront bientôt, pour chaussure,  
Des bottines en peau de daim.

Et bien que l'esprit s'accommode  
Mal de ce projet fabuleux,  
Ces mêmes reines de la mode  
Mettront à leurs mains des gants bleus.

Telles on les verra, mutines,  
S'égarer dans le clair jardin.  
Quoi ! des gants bleus ! Et des bottines  
En peau de daim ! Mais de quel daim ?

---

O grand Bossuet qui t'envoies,  
Depuis toi, nous parlons bien mal.  
Le daim, en nos langues frivoles,  
N'est pas toujours cet animal

Doux et gracieux, qui s'effare  
Et boit dans la source au flot clair,  
Tandis que l'horrible fanfare  
Jette un cri de cuivre dans l'air.

Non. Le mot que sans doute ignore  
Chateaubriand, comme Baïf,  
Se transforme et désigne encore  
Le bon jeune homme au cœur naïf

A qui les Èves éternelles,  
Avec un aplomb très hardi, <sup>^</sup>  
Font voir, pour charmer ses prunelles,  
Des chandelles en plein midi.

Belles dont les yeux en amande  
S'éclairent d'un rayon soudain,  
En quel sens, je vous le demande,  
Prenons-nous ici le mot : Daim ?

---

Quoi ! les princesses de nos fêtes,  
Que sans cesse adule Paris,  
Auront-elles des bottes faites  
Avec la peau de leurs maris ?

Ou bien ces bottes, que décore  
Une boucle de diamants,  
Seront-elles faites encore  
Avec la peau de leurs amants ?

Quant aux gants bleus, la femme forte  
Disant toujours : Fais ce que dois,  
Voudra sans doute, de la sorte,  
Avoir l'azur au bout des doigts.

Et lorsque déroulant sa gamme  
Aux genoux d'une Alaciel,  
L'amant dira : Je veux, madame,  
Le paradis, je veux le ciel ;

La magicienne enchantée  
Près du Chérubin qui songeait,  
Dira, tendant sa main gantée :  
Prenez, monsieur, voici l'objet !

25 janvier 1884.

## XLIX

## TROP DE TEMPS

Acteurs mélodieux  
Qu'un sage évite,  
De grâce, au nom des Dieux,  
Parlez plus vite.

Ah! soyez pétulants!  
Marchez, statues!  
Mais vous êtes plus lents  
Que des tortues.

Lui qui voudrait fuir vers  
Les cieus farouches,  
Le vers ailé, le vers  
Meurt sur vos bouches.

---

Les drames sont troublés  
Entre vos griffes,  
Et tous vous ressemble  
A des pontifes.

Car, étant officiers  
D'académie,  
Tous vous officiez,  
L'âme endormie.

Vous bravez le courroux  
Du bleu Permesse,  
Et l'on croirait que vous  
Dites la messe.

Hâte-toi, damoiseau  
Trop bénévole !  
La Muse est un oiseau  
De feu, qui vole,

Et fuit au ciel obscur,  
Dans l'ombre immense  
Où le gouffre d'azur  
Est en démente.

Elle brave les cris  
Et les huées,  
Et lit les mots écrits  
Dans les nuées,

Et du vague Inconnu  
Perce les voiles,  
Et plonge son front nu  
Dans les étoiles.

Suivant l'aigle aux yeux clairs  
Jusqu'à son aire,  
Elle atteint les éclairs  
Et le tonnerre.

Mais toi, bourreau têtue,  
Dont le pied marche  
Toujours, comme si tu  
Portais une arche ;

Tu vas embarrassé,  
Trainant la guêtre,  
Comme un chien harassé  
Qui suit son maître

Et peine, et sent encor  
Gonfler sa rate,  
Et sur le sable d'or  
Traîne la patte!

25 janvier 1884.

---



## L

## INITIALES

Othello dit bien : C'est la cause.  
La cause, ô mon âme ! Plus ça  
Change, plus c'est la même chose,  
Et vainement le temps passa.

X. fait les vers, toujours de même.  
Jamais dans les temps reculés,  
On n'a vu, comme en son poème,  
Autant de tropes éculés.

Si jamais il faisait des bottes,  
Chacun s'écrierait : Ça, bottier !  
O Muse, en ses vers tu barbotas :  
Il rime comme un sabotier.

Y., la très ancienne blonde,  
Qui pourtant n'a pas débridé,  
Voudrait encor montrer au monde  
Les plis de son vieux cœur ridé.

Racorni comme la corolle  
D'une rose après les festins,  
Z. traite toujours sa parole  
Comme il fait des autres catins ;

Et baissant son regard oblique  
Empli de ténébreux desseins,  
Il voit cette fille publique  
Et lui crache entre les deux seins.

Ces malheureux, ivres de lie,  
Souffrent leurs supplices grossiers ;  
Mais monsieur Grévy les oublie. —  
Il ne les a pas graciés.

25 janvier 1884.

---

## LI

## BON MATIN

Au matin, Elle entra chez Guy,  
Pâle, ayant pourtant l'air d'être aise,  
Belle, avec un air alangui,  
Dans sa robe couleur de fraise.

Dans la maison, qui se soumit,  
Elle entra comme une voisine,  
Et tout de suite, Elle se mit  
A fourrager dans la cuisine.

O doux régal que parfois j'eus !  
Avec de jolis airs tartuffes,  
Elle arrosa d'un très bon jus  
Des œufs du jour, brouillés aux truffes.

---

Et les servit. Guy déjeuna,  
Trouvant le destin peu sévère.  
Ainsi qu'aux noces de Cana,  
Un vin rose empourprait son verre.

Puis, tandis qu'il en savourait  
Jusqu'aux dernières gouttelettes  
Qu'un rayon de soleil dorait,  
Elle servit les côtelettes.

Ayant sur ce point triomphé  
Sans chiffonner sa collerette,  
Tandis que Guy prit son café  
En fumant une cigarette,

Pour achever l'enchantement,  
Elle prit un bel exemplaire  
Du livre, et lut très lentement  
Quelques strophes de Baudelaire.

Puis elle joua du Wagner  
Au piano, montrant le lobe  
D'une oreille rose, et dans l'air  
Volaient les parfums de sa robe.

---

Elle s'agenouilla. Ses yeux  
Disaient toutes sortes de choses,  
Et Guy, se roulant dans les cieus,  
Baisa longtemps ses lèvres roses.

Et dans son bonheur affermi  
Comme un roi jeune et plein de gloire,  
Il égarait ses doigts parmi  
La grande chevelure noire.

Il planait, comme un Séraphin,  
Dans le ciel où tout est dictame ;  
Puis il dit, s'éveillant enfin :  
Mais qui donc êtes-vous, madame ?

Moi ? dit-elle, s'il vous souvient  
De votre désir, je suis celle  
Que l'on attendait, et qui vient,  
Et dont l'œil d'or sombre étincelle.

En ceci, rien d'original.  
Tout est simple, dans cette affaire.  
J'ai lu l'annonce du journal,  
Et je suis la bonne à tout faire !

1<sup>er</sup> février 1884.

## LII

## BAL MASQUÉ

On peut voir des yeux de phosphore  
Briller au bal de l'Opéra.  
C'est bien moins loin que le Bosphore  
Et que le faubourg de Péra.

Tous les ennuis sont prosaïques,  
Et la vie est un promenoir.  
Pourquoi pas sous les mosaïques  
Se promener en habit noir ?

Plus d'allures dévergondées.  
Sur le bel escalier géant  
Les gens échangent leurs idées :  
Rien du tout, contre le néant.

---

L'âpre musique des Tziganes,  
Pensive comme le Destin,  
Étonne et ravit les organes  
Agacés par son bruit lointain,

Et jette, comme une caresse,  
Dans l'âme de nos Dalilas,  
Un vague désir de paresse,  
Avec la chanson des guzlas.

Quant au passé, qui sous les lustres  
Enchanta notre œil ébloui  
Avec ses tordions illustres,  
Tout cela s'est évanoui.

Chicard danse dans les étoiles !  
Et son plumet tressaille encor  
Dans l'azur, et parmi les toiles  
De ce vertigineux décor.

Pomaré, chaste en sa démence  
Dont jamais nous ne nous lassions,  
Danse un cavalier seul immense  
Avec les constellations ;

---

Et raillant la lyre thébaine,  
Musard aux pâleurs de safran  
Agite son bâton d'ébène  
Dans le farouche Aldébaran.

Strauss, poursuivi par les huées  
Des astres au front curieux,  
Emporte au milieu des nuées  
Le sombre galop furieux ;

Et Gavarni, qui rêve encore  
A leurs impudiques ardeurs,  
Voit se confondre avec l'aurore  
Les pourpres de ses débardeurs.

Masques, danseurs, satins, amantes,  
Bacchantes du long corridor,  
Mer, dont les vagues écumantes  
Se roulaient comme un serpent d'or ;

Avec ta face inanimée,  
Tu nous apparais, Carnaval,  
Comme on revoit dans la fumée  
Le spectre d'un combat naval !

1<sup>er</sup> février 1884.



## LIII

## UN JEUNE HOMME

Le *Dernier Né* de Monselet  
Pousse de grands éclats de rire.  
Ah ! pour un vrai démon, ce l'est  
On voit bien qu'il a de quoi frire.

Il n'a jamais avec Dante eu  
De relation bien intime,  
Mais il a trouvé chez Dentu  
L'honneur, et l'argent et l'estime.

Le *Dernier Né* de Monselet  
Est plein de joie et de caprices ;  
Ce n'est pas pour boire du lait  
Qu'il cherche les seins des nourrices.

---

Et cependant, ce tout petit  
A soif, comme l'Afrique noire,  
Et doué d'un large appétit,  
Il boit, pour avoir soif de boire.

Il sait par cœur son rituel  
Et comme le vin rouge opère ;  
De plus, il est spirituel  
Et très sage, comme son père.

Il chante gaiement sa chanson  
Pour complaire au fils de Latone,  
Mais il dit à son échanton :  
Apportez la cruche et la tonne !

Il dit, plein d'un espoir divin :  
Diantre soit des fureurs d'Oreste !  
Je vais d'abord goûter ce vin :  
D'autres en boiront, s'il en reste.

Frais et rose comme un glaïeul,  
En sa naïveté première,  
Il saurait, comme son aïeul,  
Verser des torrents de lumière.

---

S'il boit plus qu'il n'en peut porter,  
Ce bel enfant que rien n'entame,  
En sera quitte pour monter  
Dessus les tours de Notre-Dame.

1<sup>er</sup> février 1884.

## LIV

## LA DAME

Tandis que l'actrice brisée,  
Parmi ses blancs camellias  
Pleurait son amour méprisée ;  
O toi, Muse qui la plias

A ton mystérieux délire,  
Tremblante, comme tu la vois ;  
Et tandis qu'un frisson de lyre  
Passait dans sa mourante voix,

Tout frémissait comme une houle.  
Ces douleurs, ces parfums, ces fleurs  
Enchantaient l'âme de la foule ;  
Tous les yeux étaient pleins de pleurs.

---

Comme Marguerite, en sa fièvre,  
Sentait son regret la brûler,  
Et de sa pâissante lèvre  
Son souffle prêt à s'exhaler,

Ouvrant une aile colossale,  
Comme un hôte mystérieux  
L'Ouragan entra dans la salle,  
Avec ses souffles furieux.

Et comme la fille charmante,  
Victorieuse du remord,  
Semblait dire : Je suis l'Amante  
Et la douce Vie et la Mort ;

Courbant et prenant pour jouet  
Les éclairs du lustre et les flammes,  
Comme un Mercure sous son fouet  
Courbe le vain troupeau des Ames,

L'Ouragan dit : Voix assassine,  
Je suis l'orage essentiel  
Et l'haleine qui déracine  
Les grands chênes, voisins du ciel.

C'est moi qui tords l'arbuste frêle  
Parmi des éclats fulgurants,  
Et qui dans la même horreur mêle  
Des noirs rochers et des torrents.

Pâles humains, vos pleurs, vos vies,  
Votre obscur poème rêvant,  
Vos amours, d'angoisses suivies,  
Sont comme la poussière au vent.

Votre pensive tragédie,  
Palpitant devant un rideau,  
Fait, dans la nature assourdie,  
Moins de bruit qu'une goutte d'eau.

Sa plainte, pour qu'on l'applaudisse,  
Avait séduit l'âme et les sens ;  
Elle était comme une Eurydice  
Proférant de divins accents.

Elle emplissait l'air et l'espace  
De sa fière modernité ;  
Mais elle se tait quand je passe,  
Moi, la voix de l'éternité.

1<sup>er</sup> février 1884.

## LV

## OISELIERS

Ne sifflons rien. Qu'un damoiseau  
Siffle de sa bouche mi-close,  
Être appelé d'un nom d'oiseau,  
C'est à quoi souvent il s'expose.

Prenez garde à votre chanson !  
On peut être, même en décembre,  
Appelé bouvreuil ou pinson.  
Car, dit-on, naguère, à la Chambre,

Quelqu'un sifflant, comme le vent  
Alors que la vague déferle  
Sur le blond rivage mouvant,  
Un Cicéron lui cria : Merle !

1<sup>er</sup> février 1884.

## LVI

## LA MERCIÈRE

D'où venez-vous? Du Lignon?  
Dis-je à la jeune mortelle.  
Non, je sors de chez Bignon,  
Monsieur, me répondit-elle.

Quel compère Guilleri  
Vous a si bien chiffonnée?  
Dis-je. C'est le Sillery,  
Dit cette désordonnée.

Ses yeux riants, dans le soir  
Faisaient l'effet d'un prodige,  
Tout embrasés d'un feu noir.  
Chère madame, lui dis-je,



---

Que de Jeux et que de Ris  
Nichent sous votre dentelle!  
Ces articles de Paris?  
Oui, je les tiens, me dit-elle,

Pour que mon cœur, sans émoi,  
Du destin amer se rie,  
Et je m'en vais devant moi  
Avec cette mercerie.

1<sup>er</sup> février 1884.

---

## LVII

## PAÏVA

Paris, qui dans tout pays va,  
S'en allait voyager, naguère,  
Chez madame de Païva.  
On y dînait, — avant la guerre.

Pendant l'hiver triste et fatal,  
Rougissantes comme des braises,  
Là, dans les baquets de cristal  
S'entassaient des Alpes de fraises.

Là se groupait le cercle entier  
Des causeurs dont chacun essaie  
De copier l'esprit : Gautier,  
Saint-Victor, Girardin, Houssaye ;

---

D'autres encor : des paresseux,  
Des porteurs de plume et de lyre,  
Des millionnaires, et ceux  
Qui savent parler et tout dire.

Du vaste plafond de Baudry,  
Sur notre pauvre vie amère  
Et sur notre siècle amoindri  
Planaient les Dieux géants d'Homère :

Zeus dans un souffle d'aquilon,  
Cypris aux prunelles pensives,  
Arès et l'archer Apollon.  
Avant le festin, les convives,

Tous serrés dans leurs fracs étroits,  
Contemplaient ces mythologies  
Dans le salon où brûlaient trois  
Cent soixante-quinze bougies.

Ils admiraient les luxes lourds  
De ces emphatiques demeures,  
En marchant sur les tapis sourds.  
Puis enfin, quand sonnaient huit heures,

Montrant, comme dans les romans,  
Sur son cou pareil aux ivoires,  
Un lourd collier de diamants  
Jaune pâle, et de perles noires ;

Ayant dans ses yeux, encor pleins  
D'un entêtement énergique,  
Les vagues reflets sibyllins  
D'on ne sait quel passé tragique ;

Avec ses mortelles pâleurs,  
Devant les damas, dont la trame  
Étincelait de rouges fleurs,  
Apparaissait la vieille dame.

6 février 1884.  

---

## LVIII

## DON JUAN

Voilà don Juan de retour  
Et, sous les traits de Lassalle,  
Ce grand ouvrier d'amour  
Étonne et ravit la salle.

Esprit où rien n'est sans art,  
Pour ouvrir tous les calices,  
C'est la langue de Mozart  
Qu'il parle avec ses délices.

Et la Femme, être qui sait  
Tout ce qu'elle s'assimile,  
Dit tout bas : Quel vainqueur c'est !  
Il en a caressé mille !

---

Mesdames, non, mille trois !  
Prises sur toutes les routes.  
Certes, dans nos cœurs étroits  
Elles ne tiendraient pas toutes ;

Mais toi, don Juan, que tua  
Le blanc commandeur de marbre,  
Tu pouvais, Gargantua,  
Manger tous les fruits d'un arbre

Et ceux de tout un verger !  
Heureux de ces amalgames,  
Tu menais, comme un berger,  
Le pâle troupeau des femmes.

C'est l'infini que tu bois !  
Tu les trouvais toutes douces :  
Comme les feuilles d'un bois,  
Brunes, ou blondes, ou rousses.

Rien ne te fut importun,  
Ni la duchesse pensive,  
Ni la vachère au front brun  
Lavant ses pieds dans l'eau vive.

---

Tu pouvais, monstre adoré,  
Déchirer ta folle trame ;  
Mais quand on a respiré  
La grisante odeur de femme

Parmi des milliers d'amours  
Et des milliers d'amourettes,  
Cela vous cherche toujours :  
C'est comme les cigarettes !

7 février 1884.

## LIX

## TURLUTUTU

Pointus comme un paratonnerre  
Qui tourmente, silencieux,  
L'aigle brun jusque dans son aire  
Et la nuée au fond des cieux ;

•

Pointus comme des voix de filles,  
Comme le bec d'un passereau  
Et comme les blanches aiguilles  
De glace, sur quelque Jung-Frau ;

Comme une moustache d'Espagne,  
Ou comme le chapeau pointu  
Qui, dans la chanson, accompagne  
Incidentement Turlututu ;



Pointus comme un glaive de bronze  
Dans la main d'Achille; pointus  
Comme le nez de Louis Onze  
Raillant ses ennemis battus,

Tels sont les souliers du vicomte.  
Dédaignant les autres vertus,  
C'est sur eux que pour plaire il compte.  
Ils sont pointus, pointus, pointus.

Le vicomte a de fières pointes!  
Et Rose, aux regards singuliers,  
En qui sont mille grâces jointes,  
L'aime, à cause des beaux souliers.

Oh! dit-elle, que je te cingle  
De baisers, pour ces souliers-là!  
Ils sont plus pointus qu'une épingle.  
Ainsi folâtre Dalila,

Et de ses deux mains exiguës,  
Cette amoureuse veut toucher  
Les souliers, aux pointes aiguës  
Comme la pointe d'un clocher.

Mais, excessivement puriste,  
En ses désespoirs familiers  
Le vicomte a le regard triste  
Et, contemplant ses beaux souliers,

Ce rêveur, dont le mal empire,  
Les yeux sur ses pieds abattus,  
Les regarde encore, et soupire :  
Ils ne sont pas assez pointus !

8 février 1884.

---



## LX

## GARCIA

Puisque son sort le gracia,  
Fraudant le Diable, qu'il attrape,  
Le fameux joueur Garcia  
Est allé se taire — à la Trappe.

Calme, loin de toute Froufrou,  
Dans un petit quadrilatère  
Il creuse chaque jour un trou,  
Enlevant et bêchant la terre.

Toujours traîné par son licou,  
Jadis, étonnant saltimbanque,  
Il plongeait ses bras, jusqu'au cou,  
Dans l'or et les billets de banque.

Il remplissait son sac ouvert  
Et sentait se sécher sa lèvre  
Et, plus vert que le tapis vert,  
Il pontait, dévoré de fièvre.

Quelquefois, tanné comme un cuir  
Et pliant comme un vieil érable,  
Il pleurait ; il voulait s'enfuir  
Et s'évader, le misérable,

Et qui sait ? revoir le ciel bleu !  
Mais alors, folle et méthodique,  
L'affreuse Démone du jeu  
Relevait sa robe impudique

Et disait : Si tu te souviens  
De notre bel épithalame,  
Ne fais pas le révolté. Viens,  
Maudit, viens embrasser ta femme !

Il disait : Non ! et furieux,  
Ébauchant un vague sarcasme,  
Il voulait détourner ses yeux.  
Mais bientôt, saisi par le spasme

---

Et redevenu l'humble amant,  
Il s'en retournait vers la gouge.  
Il baisait son sein noir fumant,  
Sa chère lèvre de fer rouge,

Et palpitant, fauve, perdu,  
Plus languissant qu'une anémone,  
Il allait tomber, éperdu,  
Sur la bouche de la Démone.

9 février 1884.

---

## LXI

## LE CÈDRE

Que nous dit-on? Monsieur Perrin  
S'en irait de la Comédie!  
Et d'où vient ce bruit-là? Du Rhin,  
Ou du Gange, ou de la Médie?

La Comédie! ô cieux flottants,  
Vous le savez, monsieur Émile  
Perrin y sera dans cent ans  
Et, je l'espère aussi, dans mille.

Comme la froide goutte d'eau,  
Coulant toujours, perce la roche,  
Un temps, derrière le rideau,  
Vient et patiemment s'approche

---

Où Victor Hugo sera vieux.  
Les gens de notre âge sinistre  
Pourront braver les envieux.  
Coquelin sera mort, ministre.

Mademoiselle Reichemberg,  
Se penchant vers l'ombre éternelle,  
Aura des blancheurs d'iceberg,  
Ainsi que madame Pernelle.

Le vieux comédien Truffier,  
Beau de sa gloire octogénaire,  
Ne sachant à qui se fier,  
Trouvera que tout dégénère.

Ce temps que la Messagère a  
Prédit, viendra ; mais, quoi qu'on die,  
Monsieur Perrin dirigera  
Plus que jamais la Comédie.

Plus tard, plus tard, encor plus tard,  
L'homme futur, avec délice  
Quittant le canon, ce pétard,  
Reprendra l'arc géant d'Ulysse.

Paris, détruit comme Senlis,  
Sera ce que sont à cette heure  
Ecbatane et Persépolis.  
Alors, mes amis, l'âme en pleure!

La Seine, où parfois nous plongeons  
Et dont notre ville s'honore,  
Sera la pâture des joncs  
Murmurant dans le vent sonore.

Un cèdre croîtra, souverain,  
Sur la place où l'on jouait *Phèdre*  
Mais monsieur Émile Perrin  
Dirigera toujours — le cèdre!

10 février 1884.

---



## LXII

## MICHELET

Michelet, qui peignit la mer  
Et les tumultueuses moires  
Dont s'éblouit le flot amer,  
Nous revient, jeune, en ses Mémoires.

Oh! jadis, tordu par le vent  
De l'incantation magique,  
Plongé, palpitant et vivant,  
Dans l'Histoire au gouffre tragique,

Il la vécut, il la souffrit,  
Tout pâle de ce qu'il enseigne,  
Ayant dans son vaillant esprit  
Les douleurs du peuple qui saigne;

---

Guerroyant avec Jeanne d'Arc  
Et faisant fuir l'Anglais superbe  
Et, lorsque Louis dans son parc  
Triomphait, se nourrissant d'herbe.

Avec ses mots heurtés, flottants,  
Éloquents en d'étranges suites,  
Je le vois, pâle et maigre, au temps  
De ses leçons sur les Jésuites.

Sa parole en flots lumineux  
Roulait, assujettie au nombre,  
Et ses beaux yeux vertigineux  
Avaient l'air de deux grands trous d'ombre.

Plus tard, revenu des enfers  
Que la sombre Histoire devine,  
Et des doux paradis offerts  
Par la nature âpre et divine;

Ayant vu les charmants réseaux  
Que la mer tremblante reflète  
Et les feuillages pleins d'oiseaux  
Et la montagne violette;

---

Quand d'un pas cruel et pressé  
Vint derrière lui l'âge austère, —  
Indulgent, pensif, engraisé,  
Ne voulant pas encor se taire

Ni cesser d'être un voyageur,  
Proie offerte à la vie ardente,  
Il eut alors un air songeur  
De vieille femme, — comme Dante.

11 février 1884.

## LXIII

## A L'HIVER

Hiver bizarre, hiver tiède,  
Par un vent chaud souffleté,  
Paux printemps de Samoyède,  
Es-tu l'hiver, ou l'été ?

Voyons, faut-il qu'on s'habille  
De mousseline, ou de vair ?  
Parle. Explique-toi. Babille.  
Je veux bien. Es-tu l'hiver ?

Bon. Alors, fournis la glace  
Où, sous leurs rians satins,  
Les princesses que Worth lace  
Courront avec des patins !

Apporte la blanche neige  
Où, sous le ciel éclairci,  
Défilera le cortège  
Des dames, blanches aussi!

Donne un sérieux indice.  
Te plaît-il d'être l'été?  
Que la Seine resplendisse  
Comme le Guadalété!

Dans les clairières ouvertes,  
Donne aux arbres les frissons  
Des tremblantes feuilles vertes,  
Et qu'ils soient pleins de chansons!

Apporte des tas de roses,  
Et que Lise au front charmant  
Dans les forêts grandioses  
Folâtre avec son amant!

Déballe ta marchandise.  
Mais jusqu'à présent, mon cher,  
Il faut que je te le dise,  
Tu n'es ni poisson, ni chair.

J'ignore si Turlurette  
Doit prendre son éventail  
Ou garder sa chaufferette.  
Un hiver épouvantail,

Un hiver cruel, absurde,  
A la fois borgne et manchot,  
Un hiver chinois ou kurde,  
Soufflant le froid et le chaud,

Avec un vent qui nous fouette  
Ainsi que des Esclavons  
Ou comme une girouette,  
Voilà ce que nous avons !

12 février 1884.

---

## LXIV

## LA CROUPE

Si les femmes, êtres vainqueurs,  
N'avaient rien de faux que leurs cœurs,  
Nous ririons; mais voyez ces groupes  
De fausses croupes!

Jadis elles n'ont fait qu'ombrer  
La jupe; on les voit encombrer  
Maintenant de leur masse accrue  
Toute la rue.

Souvent ces fausses croupes m'ont  
Troublé; la moindre a l'air d'un mont  
Et, lorsque nous marchons, elle entre  
Dans notre ventre.

---

Les femmes, au bas de leur dos,  
Sans effort portent ces fardeaux,  
Qui, s'élançant de leur échine,  
Vont jusqu'en Chine.

Que recouvrent ces plis bouffants,  
Aussi gros que des éléphants?  
Rien, peut-être, à petite dose,  
Ou peu de chose.

Un Tiens, Ninettes et Lauras,  
Vaut bien mieux que deux Tu l'auras.  
Ce bloc ne disant rien qui vaille,  
L'esprit travaille.

Laissant derrière elle un sillon,  
Ainsi qu'un vol de papillon,  
Cette mouvante fausse croupe  
Semble une poupe.

Quand je la vois, se soulevant  
Avec orgueil, je crains souvent  
Qu'elle ne cache, feinte amère!  
Une chimère.



---

Mais nous pouvons, rêveurs déçus,  
Poser quelques objets dessus,  
Ainsi que sur une console.  
Cela console.

Ah! parfois, en avons-nous ri!  
L'homme des classiques nourri,  
Quand cette croupe se recourbe,  
Songe à la fourbe

De ce monstre fait à plaisir  
Dans un récit, que le désir  
De ne jamais se taire amène  
Chez Théramène!

13 février 1884.

---

## LXV

## REINE-BLANCHE

La Reine-Blanche est morte.  
Un vent de glace emporte  
Et disperse à l'entour  
Son vieil amour.

O paradis terrestre !  
Épouvantable orchestre ;  
Qui même effarouchas  
Les pauvres chats !

Phrase cruelle et nette,  
Que dit la clarinette,  
Ou que nous dépistons  
Dans les pistons !

---

Saladiers sans emphase,  
Où l'on buvait l'extase  
Avec le flot sacré  
Du vin sucré !

Alphonses, divins mâles !  
Robes de femmes pâles  
Collant comme un linceul !  
Cavalier seul !

Sous le gaz noir qui flambe,  
Irma levant la jambe  
En l'air, et montrant son  
Nez polisson !

Femmes parfois gelées  
Qui dansiez, flagellées  
Par le fouet triste et fou  
D'un dieu voyou !

Chœur plein de mille rages  
Qui, parmi des orages  
Assez souvent décrits,  
Poussais des cris !

Ton orgie indocile  
Étant sans domicile,  
Suis la brise et l'autan.  
Adieu, va-t'en.

Laisse ton pauvre vice  
Déjà hors de service  
Et pratique, si tu  
Peux, la vertu!

14 février 1884.

---

## LXVI

## LE MOT

Mer... — Je m'arrête, ô flot amer !  
Il ne faut pas que l'on se targue  
D'allonger ton nom, vaste mer,  
Ainsi que l'a fait monsieur Margue.

Cette boutade, on la connaît.  
Hélas ! plus d'un Français l'imite,  
Ignorant que *quand la borne est*  
*Franchie, il n'est plus de limite.*

Les romanciers font des romans  
Et les dramaturges, des drames  
Où, bien mieux que les nécromants,  
Ils lisent dans les cœurs des femmes.

---

Sans cesse, (ou la Chronique ment,)  
Les députés en leur enceinte  
Causent, et réciproquement  
S'abreuvent de fiel et d'absinthe.

D'autres, ô ciel, pour allier  
Tout ce que ton lapis tolère,  
Confondent l'art du joaillier  
Avec le style épistolaire.

Tous ces buveurs de riquiqui,  
Afin d'agrémenter leurs proses,  
Abusent parfois du mot qui... —  
Mais respirons l'odeur des roses!

Or tout à coup dans le tableau  
Apparaît, devant leur front sombre,  
Effrayant comme à Waterloo,  
Un soldat, un fantôme, une ombre.

Les cheveux dans un coup de vent,  
Le grand général de la garde  
Se plante, menaçant, devant  
Ses copistes, et les regarde;

---

Et laissant des mots outrageants  
Tomber de sa bouche funèbre :  
Çà, dit-il, tas d'honnêtes gens,  
Qu'on me rende le mot célèbre!

Nos puristes, craignant le heurt,  
Avec des airs de bon apôtre  
Disent : Ah! oui, *La garde meurt...* —  
Non, leur répond Cambronne, L'AUTRE!

15 février 1884.

## LXVII

## CETTIVAYO

Oh! ces rois d'ébène ou de cuivre!  
Parfois, leur histoire va si  
Vite, qu'on a peine à la suivre.  
Tu l'as dit, ô Gaston Vassy,

Délicieux autant qu'immonde,  
Cettivayo, roi des Zoulous,  
S'en est allé dans l'autre monde,  
Où les gens sont spectres ou loups.

En ce temps où tout se détraque,  
Où même Jules Verne ment,  
Il avait trouvé la matraque,  
Idéal de gouvernement.



---

Comme Orphée à l'âme éblouie  
Eut sa lyre, qui vibre encor,  
Feu Dupin, son noir parapluie,  
Agamemnon, son sceptre d'or ;

Cettivayo, prince électrique,  
Ne quittait pas ce bâton lourd,  
Cette matraque, ou simple trique,  
Dont il s'escrimait comme un sourd.

Quand ses femmes, bravant sa force,  
Voulaient obtenir un acquêt,  
Il ne songeait pas au divorce,  
Remède prêché par Naquet.

Briser leur boîte cérébrale,  
Et frapper, d'un bras courageux,  
Sur leur colonne vertébrale,  
Tels étaient ses tranquilles jeux.

Si, voyant un vide sinistre,  
On disait : Où donc est passé,  
Très puissant roi, votre ministre ?  
Il répondait : Je l'ai cassé.

Tel est Polichinelle en fête,  
Qui chez nous, don Juan déjà mûr,  
Pour s'amuser, casse la tête  
De sa femme, contre le mur.

Le Zoulou fut marionnette,  
Et notre biberon filou  
Qui mignotte la chopinette,  
Était digne d'être Zoulou.

Mais, avec son nez que décore  
Un rubis, fabuleux joyau,  
Polichinelle vit encore,  
Plus malin que Cettivayo!

16 février 1884.

---

## LXVIII

## LES CARTES

Comme au temps de René Descartes,  
Deux siècles étant bien sonnés,  
On dit que les héros des cartes  
Sont violemment soupçonnés.

Ces gens-là n'étaient pas honnêtes :  
Il ne faut pas être comme eux.  
Figures des cartes, vous n'êtes  
Bonnes qu'à damner les gommeux.

David, qui dansait devant l'arche,  
Alexandre, dieu sur son char,  
Le grand Charles, toujours en marche,  
Le chauve conquérant César ;

---

Ces Rois des guerres insolentes,  
Effroi des peuples mutilés,  
Ont gardé leurs âmes sanglantes  
Sous leurs pourpoints bariolés.

Judith, qui ne fait pas largesse,  
A l'enfer dans ses yeux dormants  
Et paye en mines de singesse  
Tous ses misérables amants.

Il faut se défier d'Argine.  
Pallas réclame des sursis.  
Rachel met de la plombagine  
Pour ombrer ses pâles sourcils ;

Et ces Reines dont l'œil nous flatte,  
Amantes au cœur de bourreau,  
Tiennent une fleur écarlate,  
Comme une Hélène de Moreau.

Hector semble guigner ta montre.  
Lahire, Lancelot, Hogier  
Sont de ces filous qu'on rencontre  
Dans les pièces d'Émile Augier.

---

Même on doit éviter les Piques.  
Le Trèfle, avec des airs moqueurs,  
Nous offre ses festins épiques ;  
Mais, surtout, redoutez les Cœurs !

Brillant de ses pourpres grossières,  
Quand un jeu de cartes s'abat,  
Il en sort des voix de sorcières  
Pour nous inviter au sabbat.

Le Jeu nous met à bien des sauces.  
Parfois on y perd son manteau  
Et l'honneur, sans compter ses chausses.  
Il vaut mieux jouer au loto !

17 février 1884.

---

## LXIX

## JEU

Ils sont occupés à jouer,  
Tous bons compagnons, dans le bouge,  
En buvant jusqu'à s'enrouer,  
Pâles sous la chandelle rouge.

L'un d'eux, qui s'est évertué,  
Caresse une femme, qui rue.  
Ils ont de l'or, ayant tué  
Tout à l'heure un vieux dans la rue.

Là sont Pirot, Cadet, Flanquin,  
Mordeval, Blésimar, Polyte,  
Mélasse en chapeau d'Arlequin,  
Ceinturon, Fripouille, une élite!

---

Et des femmes : Irma Bassin,  
Clarinette, qui vient du Havre,  
Chiffonnette, qui n'a qu'un sein,  
Carillon, Morphine et Cadavre.

Avalant des alcools verts,  
Elles sont parfois embrassées,  
Laisant leurs corsages ouverts  
Et leurs sales jupes troussées.

Chiffonnette dit à Flanquin :  
A la fin, laisse-moi; ça m'use!  
Irma soupire : Cré coquin!  
On joue, on se saoule, on s'amuse;

Et Carillon, qui rêve encor,  
Ainsi qu'une bête assouvie,  
Voit se mêler le ruisseau d'or  
Avec le ruisseau d'eau-de-vie.

Un rayon, comme un farfadet,  
Chatouille ces femmes frivoles.  
Mais tout à coup le grand Cadet  
Dit à Blésimar : Tu nous voles!

Parbleu! tes cartes sont de poids.  
Ah! tu marches bien, petit homme :  
Elles ont, dessous, de la poix.  
Ça n'est pas si cher que la gomme!

Mais Blésimar, ce garnement,  
Dont la voix ainsi qu'une strophe  
Est douce, n'est aucunement  
Dérouté par cette apostrophe ;

Et vite, enfonçant sur son front  
Sa casquette, ignoble couvercle,  
Il dit : Eh bien, quoi? Pas d'affront.  
Je vole; après? C'est comme au Cercle!

18 février 1884.  

---



## LXX

## LEX

Rosette avait un joli signe  
Dans un endroit qui n'est pas laid,  
Amusant sur le cou de cygne,  
Comme une mouche sur du lait.

Elle avait des bouffettes roses  
Sur ses gais souliers de satin,  
Qui vous disaient des tas de choses  
Dans un langage clandestin.

Et parfois aussi, la folâtre,  
Pardonnant aux lys d'être nus,  
Décolletée au coin de l'âtre,  
Laissait voir ses seins ingénus.

---

Hier Gontran, lui rendant visite,  
Vit avec un tragique effroi  
Qu'un long vêtement parasite  
Voilait tous ces jouets de roi.

Gigantesque feuille de vigne,  
Une robe aux plis trop osés  
Cachait les bouffettes, le sign  
Et les tendres boutons rosés.

Alors, d'une âme humiliée,  
Il dit : O prodige nouveau !  
Voilà Rosette reliée  
Comme un volume in-octavo !

Chez vous, on était camarade  
Avec les roses et les lys.  
D'où nous vient cette mascarade ?  
Thècle remplace Amaryllis !

Mais Rosette à la pâleur d'ambre  
Lui dit : Vous n'avez donc pas lu,  
Monsieur, les débats de la Chambre  
Et ce que l'on a résolu ?

---

J'embellissais les jours moroses  
Par des notes bizarres ; mais  
Le signe et les bouffettes roses,  
Nul ne les verra plus jamais.

Si quelque regard les rencontre,  
Ce sera plus tard, dans les cieux :  
Car il ne faut plus que l'on montre  
Des emblèmes séditieux !

19 février 1884.

## LXXI

## VIVRE

Répandant l'ironie à flots,  
Zola, dans son tragique livre,  
Nous émeut, avec des sanglots,  
Sur la joie affreuse de vivre.

Je ne suis pas de son avis.  
Non, la vie est robuste et saine :  
J'en atteste mes yeux, ravis  
D'avoir vu l'éternelle scène !

Enfant, ignorant de l'affront  
Et de la trompeuse chimère,  
Sentir se presser sur son front  
Les divins baisers de sa mère ;

Jeune homme, ébloui par le jour  
Et tout déchiré de blessures  
Par les dents folles de l'Amour,  
Chérir ses cruelles morsures ;

Puis s'éveiller, penser, vouloir,  
Avoir des charbons sur la bouche  
Et quitter le doux nonchaloir  
Pour quelque tâche âpre et farouche ;

Devenir plus fort et plus pur ;  
Savourer la souffrance même  
Ouvrant pour nous un ciel obscur,  
Ainsi qu'un céleste poème ;

Aimer, sentir auprès de soi  
La compagne chaste et fidèle  
Qui chasse le troublant effroi ;  
Voir son bon sourire, et près d'elle,

Cependant que fouettant l'air bleu,  
Au dehors la bise soupire,  
Dans un fauteuil, auprès du feu,  
Lire le bienveillant Shakspeare ;

O bonheur! moment triomphant  
Qui lave toute ignominie!  
Voir dans les yeux d'un cher enfant  
S'allumer l'éclair du génie;

Être un doux ouvrier soumis;  
Entrevoir Dieu dans la nature  
Et causer avec ses amis  
De l'immortalité future;

Du doute qui nous désola  
Faire l'espoir qui nous enivre,  
Oh! croyez-le, mon cher Zola,  
Cela vaut la peine de vivre!

20 février 1884.

---

## LXXII

## LE LION

Tandis que déjà voulant naître,  
Et tout bas me dictant des vers,  
Le bleu Printemps, qui nous pénètre,  
Gonfle ardemment les bourgeons verts ;

A cette heure où tout le bocage  
Est en pleine rébellion,  
Je voyais marcher dans sa cage,  
De long en large, le Lion.

Il allait, un rayon qui passe  
Dans ses cheveux d'or ayant lui,  
Comme s'il avait eu l'espace  
Ouvert tout entier devant lui.

---

Comme sur la plage marine  
Où les flots jettent leur concert,  
Il ouvrait sa large narine  
Pour humer le vent du désert.

On eût dit qu'il cherchait la vague  
Et le mugissement du flot,  
Et son long rugissement vague  
Avait la douceur d'un sanglot.

Il marchait d'un pas circulaire  
Et, près de toucher la cloison,  
Il se retournait, sans colère,  
Et repartait dans sa prison.

Raillant sa démarche rapide,  
Les spectateurs, en son essor,  
Trouvaient cet animal stupide,  
Avec sa chevelure d'or.

Un bourgeois disait : Il me glace.  
Oh ! que ne puis-je lui parler !  
Que ne demeure-t-il en place,  
Puisqu'il ne peut pas s'en aller ?



---

Et de rire, dans l'auditoire.  
Un autre disait : Tu me plais,  
Marche encor, monstre ambulatoire !  
Moi, comme je le contempiais,

Dans la face de cet Achille  
Ignorant le cruel Paul Bert,  
Je crus voir briller l'œil tranquille  
Et le clair regard de Flaubert.

21 février 1884.

---

## LXXIII

## AVE

Espoir des rêves flottants  
Dans l'hiver et le printems,  
C'est en vain que tu diffères ;  
Et rien qu'en disant un : Oui,  
L'Académie aujourd'hui  
Fera deux bonnes affaires.

Jamais le frisson des bois  
Emplis de chants et de voix,  
La terre de pleurs trempée  
Et les beaux couchants ardents  
N'ont mieux rayonné que dans  
Les vers de Francois Coppée.

---

Ce pâle enfant de Paris  
Dans les gais sentiers fleuris  
De l'églogue et dans le drame,  
Avec l'esprit et l'humour,  
A gardé le chaste amour  
Et le respect de la femme.

L'Académie a raison  
En cueillant la floraison  
De son renom populaire,  
Et gagne à s'associer  
Ce poète aux yeux d'acier  
Dont la prunelle est si claire.

Tout jeune à la Muse offert,  
Il a vécu, vu, souffert ;  
Il caresse un chant magique  
Et sait, par des mots vainqueurs,  
Faire vibrer dans nos cœurs  
L'épouvantement tragique.

---

Pour Ferdinand de Lesseps,  
C'est la pourpre, et non le reps,  
Qu'il faut sous ses pas étendre.  
L'Orient au ciel de feu,  
Jadis, en eût fait un dieu,  
Comme il a fait d'Alexandre.

Car par les isthmes ouverts  
Il fait passer les flots verts ;  
Et ce Titan philosophe,  
Qui brave les cieus tonnants,  
Déchire les continents  
Comme on déchire une étoffe.

Il fait des flots ses vassaux ;  
Et pour le vol des vaisseaux  
Délivrant la mer profonde,  
Sa grande Rébellion  
Met ses griffes de lion  
Sur la figure du monde.

22 février 1884.

## LXXIV

## PHÉMIE

Un personnage de *La Vie*  
*De Bohème*, l'avant-dernier !  
S'endort, suivant, âme ravie,  
Le premier souffle printanier.

Au matin, sans doute endormie  
En quelque rêve oriental,  
Sachez que la pauvre Phémie  
Est morte hier, à l'hôpital.

Elle eut toujours l'âme ingénue  
Et les regards dans l'air flottants ;  
Je suis de ceux qui l'ont connue  
Dans l'ivresse de ses vingt ans.

---

En sa jeunesse, elle était rousse ;  
Et fauve alors comme un lion ,  
Ressemblait, avec sa frimousse ,  
Aux Faunesses de Clodion.

En ce temps-là, c'étaient ses fêtes,  
Marchant gaïment sur le carreau,  
Elle venait chez les poètes  
Et buvait un peu de leur eau.

Bien plus tard, je l'ai retrouvée,  
Laisant le vent rougir ses mains,  
Et tout doucement arrivée  
Où conduisent tous les chemins.

Elle n'était plus teinturière ,  
Pauvre jouet du destin fou,  
Et même, son ardeur guerrière  
S'était enfuie, on ne sait où.

C'était une petite vieille ,  
A qui l'âge n'avait donné  
Qu'un peu de misère, et pareille  
A l'enfant toujours étonné.

---

Ah ! ces existences amères  
Et dont le seul matin fut doux ,  
S'envolent , comme des chimères,  
Dans le vague lointain ; mais nous ,

Joueur des flûtes inégales,  
En nos rimes, nous caressons  
Les frêles âmes de cigales  
Qui ne surent que des chansons.

23 février 1884.

## LXXV

## FESTIN

— EN RIMES KYRIELLES —

Joseph, qui fuit tout joug servile,  
Au soir marche et parcourt la ville  
Et va toujours, sans savoir où.  
Joseph mange son pain d'un sou.

Gaz, nuit, rumeurs, silence, foule,  
Ce panorama se déroule,  
Infini comme un rêve indou.  
Joseph mange son pain d'un sou.

Chez le marchand de comestibles  
Brillent des trésors descriptibles,  
Raisins, homards, vins de Corfou.  
Joseph mange son pain d'un sou.



Près du cabaret à la mode  
Glissent, comme des strophes d'ode,  
Trois femmes dont on serait fou.  
Joseph mange son pain d'un sou.

D'autres sortent par ribambelles :  
Quelques-unes, blanches et belles,  
Une autre, laide comme un pou.  
Joseph mange son pain d'un sou.

Plus loin, dans la nuit pâle et brune  
Qu'argente un vague clair de lune,  
Sur les toits miaule un matou.  
Joseph mange son pain d'un sou.

Une fillette aux cheveux d'Eve  
Sur la pointe des pieds se lève  
Pour baiser son amant, filou.  
Joseph mange son pain d'un sou.

Plus loin, sous les blancs rayons brille  
Un jardin à travers sa grille,  
Aussi beau que le Paradou.  
Joseph mange son pain d'un sou.

Un vieux chiffonnier plein de gloire  
Caresse une bouteille noire  
Et, lentement, boit comme un trou.  
Joseph mange son pain d'un sou.

Les étoiles, dans le silence,  
Brillent comme des fers de lance ;  
L'ombre s'enfuit, comme un hibou.  
Joseph mange son pain d'un sou.

Un poète aux élans sublimes  
Va, caresse et tresse des rimes,  
En hurlant comme un loup-garou.  
Joseph mange son pain d'un sou.

Joseph, libre et l'âme hautaine,  
Boit l'eau claire de la fontaine  
Et se peigne avec un vieux clou.  
Joseph mange son pain d'un sou.

24 février 1884.  

---

## LXXVI

A PAUL ARÈNE

— EN RIMES KYRIELLES —

Oui, j'ai d'une lèvre sereine  
Goûté votre doux miel, Arène,  
Tout embaumé de floraison.  
Vos abeilles ont bien raison.

Une délicieuse haleine,  
Un bon parfum de marjolaine  
Caresse toute la maison.  
Vos abeilles ont bien raison.

Ah! ces filles de la lumière  
Font la besogne coutumière  
Sans changer leur combinaison.  
Vos abeilles ont bien raison.

Bien qu'elles fabriquent du sucre,  
Elles dédaignent un vain lucre  
Lorsqu'elles en font livraison.  
Vos abeilles ont bien raison.

Ivres de thym et de lavande,  
Elles ne veulent pas qu'on vende  
Leur miel aussi cher qu'un poison.  
Vos abeilles ont bien raison.

Si de la sainte friandise  
On veut faire une marchandise,  
On les voit fuir vers l'horizon.  
Vos abeilles ont bien raison.

Délaissant le mercier frivole,  
L'essaim tout aussitôt s'envole  
Au ciel doré comme un blason.  
Vos abeilles ont bien raison.

O terre où nous nous reposâmes,  
Vendre tes parfums et tes âmes,  
Quelle stupide trahison !  
Vos abeilles ont bien raison.

---

Nous du moins, [chercheurs de merveilles,  
Ainsi que les chastes abeilles  
Restons purs dans notre prison !  
Vos abeilles ont bien raison.

Qu'on se batte encor, par la ville,  
Pour madame de Longueville  
Ou madame de Montbazon !  
Vos abeilles ont bien raison.

Mais l'abominable commerce,  
Vendre, comme du vin en perce,  
Les rouges lèvres de Suzon !  
Vos abeilles ont bien raison.

Faisons des vers, et non des livres !  
Et de rosée et de fleurs ivres,  
Couchons-nous dans le vert gazon.  
Vos abeilles ont bien raison.

25 février 1884.

---

## LXXVII

## VIEUX JEU

Vous dont brillait la gloire éparse,  
Nous délaissez-vous, comme ingrats,  
Apothicaire de la Farce?  
Voici venir le mardi-gras;

Cependant, — sans doute on vous triche,  
Voyageurs d'Aix et de Cognac! —  
Je n'ai pas vu que nulle affiche  
Annoncât encor Pourceaugnac.

Ce jour-là, tout ruisselant d'aise,  
Le bon bourgeois, c'était son dû,  
Voyait, en emportant sa chaise,  
Pourceaugnac s'enfuir, éperdu.

---

Alors, oh ! que d'apothicaires,  
Minces, grands, petits, bedonnés,  
Avec des jambes en équerres  
Et de longs nez désordonnés !

Et, par le Styx ! que de seringues,  
Dont les porteurs affreux, galants,  
Graves comme des cameringues,  
Ou sauvages et turbulents ;

Troupes par des troupes rejointes,  
En leur effrayant magasin  
Braquaient les redoutables pointes  
Vers le fauteuil du Limosin !

Des filles aussi, grandes bringues,  
Jouaient, en habit travesti,  
D'étranges porteurs de seringues  
Suivant Pourceaugnac investi.

Et des enfants, encor précaires,  
Jouaient, ouvrant leurs yeux de jais,  
De tout petits apothicaires  
Braquant de tout petits objets.

Mais quoi! la Farce est abolie  
Autant que l'Almanach Liégeois :  
On ne veut plus de sa folie.  
Jeunes élèves et bourgeois,

Soyez gais, mangez des meringues!  
Mais amusez-vous, gravement.  
Les matassins et les seringues  
Ne sont plus dans le mouvement.

26 février 1884.

---



## LXXVIII

## GRÂCE !

Taisez-vous, reines à l'œil clair !  
C'est assez de propos en l'air  
Et d'épigrammes ;  
Vous troublez notre bon repas.  
O femmes, ne nous dites pas  
De mal des femmes !

Vous traînez Ève dans le jour,  
Et vous nous dites que l'Amour  
A des calices  
Où tout est fiel et trahison.  
Laissez-nous boire ce poison  
Avec délices !

---

Dans votre discours, où tout nuit,  
La brune, pareille à la nuit,  
Et sa sœur blonde  
Et la rousse au front décevant  
Sont fuyantes comme le vent  
Et comme l'onde.

Avec votre babil d'oiseau,  
Sans cesse vous nous dites, au  
Clair de la lune :  
Les femmes ne font rien de bien ;  
Je sais qu'elles ne valent rien,  
Car j'en suis une! —

C'est par elles que le cœur vit ;  
Car tout en elles nous ravit,  
Lys, neige et rose,  
Et nous les servons à genoux.  
Il suffit que le rien pour nous  
Soit quelque chose.

---

Nous les mêlons à nos destins ;  
Nous les aimons sous les satins  
Et sous les moires,  
Et notre raison les absout,  
Et nous ne voulons pas du tout  
De vos Mémoires.

Laissez là vos jeux biseautés.  
Respectez un peu des beautés  
Qui sont les vôtres,  
Et surtout ne dégoûtez pas  
Les autres de ces fiers appas.  
C'est nous, les autres !

27 février 1884.

## LXXIX

## ANNIVERSAIRE

— 26 FÉVRIER —

O mon Maître ! un nouveau printemps,  
Avec ses souffles palpitants  
Baise ta chevelure, insigne  
Comme le cygne.

Tes deux enfants sont dans tes bras ;  
Et tout ce que tu célébras  
Vient acclamer ta force élue  
Et te salue.

Au loin, sous la rumeur du flot,  
La mer te dit, dans un sanglot :  
J'ai moins de colère et de rages  
Que tes orages.

Le bois touffu te dit : J'ai moins  
D'oiseaux, les cieux m'en sont témoins,  
Que n'en accueille dans son ombre  
    Ta strophe sombre.

Le ciel, en son tragique effroi,  
Dit : Ton esprit est, comme moi,  
Plein de gouffres et de désastres,  
    Mais criblé d'astres.

Le glaive, au chaste éclair d'acier,  
Te dit : Poète et justicier,  
Je suis effrayant, moi le glaive,  
    Moins que ton rêve.

Et la lyre, pleine de voix,  
Que seul tu touches et tu vois,  
Murmure : Je suis ta servante  
    Et je m'en vante.

Et les humbles et les petits,  
Déchirés par leurs appétits,  
Les groupes cent fois adorables  
    Des misérables ;

---

Les femmes, si souvent en pleurs,  
Que tout blesse, comme des fleurs;  
Et les cohortes vagabondes,  
Les têtes blondes;

Les enfants, dont tu sais les noms,  
Te disent : Maître, nous venons  
Louer la douceur infinie  
De ton génie. —

O grand songeur plein de pitié,  
Par qui le crime est châtié,  
Terrasse la haine méchante :  
Vis ! Aime ! Chante !

Marche, auguste, dans ton chemin,  
Et contre tout glaive inhumain  
Lève ta main pensive et calme  
Qui tient la palme !

26 février 1884.

---

## LXXX

## CARÊME

Le mardi-gras, ayant pu voir,  
Le long du boulevard, trois masques  
Et deux tout petits à l'œil noir  
Agitant des tambours de Basques ;

De plus, en habit vermillon  
Ayant vu trois joueurs de trompe  
Exécuter leur carillon,  
Comme on sonne, quand on se trompe ;

Mortifiant ses sens domptés,  
Guy, dont les sentiments sont tendres,  
Pour expier ces voluptés  
A fait son mercredi des cendres.

---

Sur une chaise en bois de teck,  
Il mangea des pommes de terre,  
Mais qui n'étaient pas au beefteck,  
Dans une chambre solitaire.

Puis il monta, le long du Bois,  
Un cheval, une ombre, une ellipse,  
Mince, effaré, pâle, aux abois,  
Et sorti de l'Apocalypse.

Puis, dans une exposition  
Très intéressante, où deux nègres  
Se promenaient sans passion,  
Il alla voir des dessins maigres.

Le soir, son esprit se peupla  
D'effrois; il alla dans le monde  
Et très longuement contempla  
Une dame extrêmement blonde.

N'offrant nulle prise à l'enfer,  
Elle était mince et transparente;  
On aurait dit un fil de fer  
Sans nulle saillie apparente.



---

Rentré chez lui, Guy lut des vers  
Très sages, dont jadis nous rîmes,  
Purs de tout ornement pervers  
Et même dénués de rimes.

Tel, évitant même l'esprit,  
Que toujours Alphonse Karr aime,  
Guy, dont la douceur me surprit,  
A bien commencé le carême.

29 février 1884.

---

## LXXXI

## CIGARETTES

Donc, la reine de Taïti,  
Si l'on n'a pas menti.  
Nous apporte, en sa chevelure,  
La fine dentelure  
Et l'ombre et le parfum amer  
De l'oragense mer.  
N'ayant plus du tout de royaume,  
Libre de ce fantôme,  
Elle vient admirer Paris,  
Les houris, les souris,  
Tout ce que notre ville étale  
De grâce orientale  
Et tous ces lys purs et troublants  
Qu'on voit dans les bals blancs.

Sage pourtant comme une Hélène,  
En sa robe de laine,  
Et levant toujours vers les cieux  
Ses yeux insoucieux,  
On dit que la belle princesse  
Fume, fume sans cesse,  
Regarde naïtre et voltiger  
Le nuage léger  
Et se laisse conter fleurettes  
Par mille cigarettes.  
Humbles rimeurs, nous qui rêvons,  
Certes, nous l'approuvons  
Dans sa fumerie éternelle,  
Et nous faisons comme elle.  
Car bien clos, à l'abri des vents,  
Songer sur les divans,  
Fut toujours une douce chose ;  
Respirer une rose,  
Nous plaît ; boire un généreux vin,  
C'est un régal divin ;  
Lire Henri Heine ou Shakspere,  
Cela vaut un empire ;  
Tout va délicieusement  
Pour le cœur d'un amant,

Quand un rayon de soleil dore  
Les cheveux qu'il adore ;  
On se plaît à ne rien prouver ;  
Il est bon, pour trouver  
L'anéantissement physique,  
D'écouter la musique ;  
Mais alors que le jour s'enfuit,  
Dans le calme réduit  
Qu'un tapis effacé décore,  
Il est plus doux encore  
De fumer, et de voir le feu,  
Dans un nuage bleu,  
Mettre de rouges collerettes  
Au cou des cigarettes.

1<sup>er</sup> mars 1884.

---

## LXXXII

## A JEUN

Tandis qu'avec ses éclairs bleus,  
Hier, au bal de l'Élysée,  
La féerie au vol fabuleux  
Était partout réalisée ;

Tandis que des flots ralliés  
De Sémiramis et d'Omphales  
Montaient les vastes escaliers,  
Traînant leurs robes triomphales ;

Tandis que des habits divers  
Se mêlaient, ainsi que les claques,  
A des uniformes, couverts  
De rubans moirés et de plaques ;

---

Je vis un jeune homme à l'œil bleu,  
Triste, d'une pâleur extrême ;  
Et même, il semblait avoir peu  
Diné, comme un simple bohème.

Moi, saisi d'un trouble secret,  
Je le plaignais. Monsieur, lui dis-je,  
Vous faiblissez. On vous croirait  
Terrassé par quelque prodige.

Lui cependant, très abattu,  
Mais révolté, comme un esclave,  
Regardait un ange, vêtu  
De rose, oh ! d'un rose suave !

Ayant faim sans doute à pleurer,  
Dans une fringale extatique,  
Il semblait vouloir dévorer  
Cette personne poétique.

Monsieur, repris-je à mi-voix, si  
Votre vigueur est presque morte,  
Un riche buffet, près d'ici,  
Offre tout ce qui reconforte.

---

Certain vin, de Chypre venu,  
Vous y rendra l'âme éclaircie. —  
Souper? murmura l'inconnu,  
Ma foi! non, je vous remercie.

Les buffets seraient superflus,  
Malgré leur luxe grandiose.  
J'ai faim, mais je n'y pense plus :  
Je regarde la dame en rose!

2 mars 1884.

## LXXXIII

## PRIÈRE

Ah ! n'allons pas en longue queue,  
Humiliés,  
Chez ce traiteur de la banlieue  
Dont vous parliez !

Fêtons notre ami, sans nul doute,  
Quand sans ennuis  
Il a bien parcouru sa route.  
Certes, j'en suis.

Avec le vin de la vendange,  
Sachons encor  
Lui verser la saine louange,  
Comme un flot d'or,



Et qu'alors le poète en flamme  
Reste orateur ;  
Mais n'allons pas chez cet infâme  
Restaurateur !

Effroi de la race latine,  
Crime formel,  
Sa soupe est de la gélatine  
Au caramel.

On entend parmi ses hors-d'œuvre  
Un cri plaintif,  
Et j'aimerais mieux une pieuvre  
Que son rosbeef.

Sa volaille a l'aspect lubrique,  
Et ses homards  
Sont bons pour des nègres d'Afrique  
Aux nez camards.

Même on le compare à Procuste  
Dans les journaux.  
Il collabore avec Locuste  
Sur des fourneaux.

Fuyons cet homme à l'esprit large,  
Mais au cœur vain ;  
Car c'est avec de la litharge  
Qu'il fait son vin.

Craignons ses crèmes éhontées  
Et les dégâts  
Que feraient ses pièces montées  
Et ses nougats.

Fauchant les gens, comme des herbes,  
Au son des cors,  
Il prétend donner de superbes  
Repas de corps.

Au temps passé, nous y dinâmes  
En grand gala ;  
Mais il ferait bientôt des âmes  
De ces corps-là.

Évitons sa cuisine atroce ;  
Car, sans honneur,  
On périrait chez ce féroce  
Empoisonneur !

3 mars 1884.

## XXXIV

## FEMMES

On voit une Exposition,  
Dans le Palais de l'Industrie,  
Faites, sans opposition,  
Par la Grâce, de lys pétrie.

Oui, Vélasquez et Murillos  
Déroulant de savantes gammes,  
Ce sont, en somme, des tableaux  
Peints uniquement par des femmes.

O femmes, lumière et parfum !  
Cette théorie est bien fautive  
De vous restreindre à connaître un  
Pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

---

Chastes abeilles de l'Hybla,  
Purs fronts d'or couronnés de lierre,  
Rassurez-vous ; sur ce point-là  
Je ne suis pas avec Molière.

Que rien ne vous puisse être ôté,  
Sœurs d'Agnès et d'Iphigénie !  
Vous aviez à vous la beauté :  
Mais prenez encor le génie.

Rêvez sur les coteaux penchants  
Et parmi l'ombre des ravines ;  
Ayez la couleur et les chants,  
Afin d'être toutes divines.

Ah ! comme un gémissant écho,  
Que dans la plainte de Valmore  
Revive celle de Sappho !  
Pleurez sous le vert sycomore !

Les fleurs humides sous le ciel,  
Que peint Madeleine Lemaire,  
Avec leur fier éclat réel  
Nous charment plus que la chimère.

---

Madame Estelle Bergerat,  
Cette très belle entre les belles,  
Pour que l'Océan l'adorât,  
A su peindre les flots rebelles ;

Et je ne trouve point amer,  
Bien que ce soit une redite,  
Qu'elle s'empare de la mer,  
Comme la déesse Aphrodite.

4 mars 1884.

---

## LXXXV

## FIGARO

Par un bon rapatriage,  
L'heureux Théâtre Français  
A repris *Le Mariage*  
*De Figaro*. Grand succès.

La caisse à présent se dore,  
Car de son génie épris,  
Toujours chez nous on adore  
Cet Espagnol de Paris.

Ah! qu'il intrigue et qu'il serve.  
Ce laquais à l'œil brûlant,  
Dont la fabuleuse verve  
Est comme un flot turbulent!

---

On dit que la comédie  
Où sa folle passion  
Brille comme un incendie,  
Fit la révolution.

Mais, bien plus ! il a fait toutes  
Les révolutions. Tout  
S'écroula, palais et voûtes,  
Et rien ne resta debout,

Lorsque ses mots qui foisonnent  
Eurent éveillé l'écho  
De ces trompettes qui sonnent  
Tout autour de Jéricho.

Tu l'as dit, barbier frivole,  
O maître des échansons,  
Dont l'esprit ailé s'envole,  
Tout finit par des chansons.

Ce que dit notre épigramme  
Sur des rythmes toujours prêts,  
C'est la romance à madame  
Et *la Carmagnole*, après.

Thalie au front ceint de lierre,  
Qui chérira son bourreau,  
Et le grand vers de Molière,  
Tu brises tout, Figaro!

Et la phrase, méchant homme,  
Barbier, laquais et bandit,  
Tu la haches menu, comme  
Chair à pâté! Tout est dit.

Et quand tu chantes, par bribe,  
Des *zon zon* pour ta Suzon,  
Je vois déjà monsieur Scribe  
Qui se lève à l'horizon!

5 mars 1884.

---



## LXXXVI

## LE BASSIN

Au Luxembourg, que je dis  
Beau comme le paradis,  
On a torturé les lignes  
Et le fantasque dessin  
D'un capricieux bassin,  
Pour les canards et les cygnes.

Les bleus canards du Japon  
Semblent sortis d'un crépon,  
Et forment un long cortège  
A l'entour des cygnes blancs,  
Dont les ailes et les flancs  
Sont pareils à de la neige.

---

Tout au beau milieu des eaux,  
Une île offre à ces oiseaux  
Le gazon vert. Leur royaume  
Est fort exigü. Mais on  
Leur a fait une maison  
Basse, avec un toit de chaume.

En leurs infinis loisirs,  
Ils savourent les plaisirs  
Que l'oisiveté ménage;  
Et philosophes par goût,  
Les uns ne font rien du tout,  
Pendant que le reste nage.

Mais dans l'île, sur le bord  
Que l'eau caressante mord  
Et parmi les folles branches,  
Parfois, d'un mouvement fou,  
Les cygnes lèvent leur cou  
Puis ouvrent leurs ailes blanches.

---

Les grands cygnes fabuleux  
Et les petits canards bleus  
Respirent dans la nature  
Et, leur sens étant profond,  
Ces êtres ailés ne font  
Jamais de littérature.

C'est la joie, argent comptant.  
Certes, je serais content  
Si de tels bonheurs insignes  
M'étaient seulement promis,  
O vous, canards, mes amis,  
Et vous, mes confrères, cygnes!

6 mars 1884.

## LXXXVII

## LE VEAU

Si j'en crois Gustave Claudin,  
Et son livre assuré de plaire,  
Où par un flamboiement soudain,  
Le Paris d'autrefois s'éclaire ;

A l'ancien Café de Paris ,  
Où venaient, quittant leurs repaires,  
Des gens qui n'étaient pas maris,  
Gardes nationaux, ou pères ;

Roqueplan, cet esprit, Véron,  
Cet homme à la panse étoffée,  
Plus voluptueux que Néron,  
Musset, beau comme un jeune Orphée ;

---

En cet endroit où s'échangeaient  
Les diamants de la parole,  
Ces grands Parisiens mangeaient  
Du veau cuit à la casserole.

Et même, ô problèmes subtils  
Qui tordent la raison humaine !  
Ce mets que chacun évite, ils  
En mangeaient trois fois par semaine.

En quoi donc était fait ce veau ?  
Quelle prophétesse Cassandre,  
Quelle cuisinière au cerveau  
Puissant, le cuisait sur la cendre ?

La casserole où se dorait  
Ce veau charmeur qui nous fait honte  
Et que le poète adorait,  
Fut-elle de cuivre ou de fonte ?

De pareils veaux ne cuisent plus !  
Ils sont entrés dans la nuit noire,  
Parmi les âges révolus  
Et catalogués par l'histoire.

Comme les amours de Bulbul,  
Il est bien certain que ce mythe  
Nous reporte à des temps où nul  
Ne prévoyait la dynamite.

Mais c'est égal, veau décevant  
Qui vers des extases m'élèves,  
Je te reverrai bien souvent  
Dans les chimères de mes rêves.

7 mars 1884.

---

## LXXXVIII

## LA FOURMI ET LA CIGALE

Laure, belle entre les grasses,  
Qui porte avec mille grâces  
    Les diamants,  
Sans jamais en être vaine,  
Trouve qu'elle a trop de peine  
    Et trop d'amants.

Elle dit : Je me fatigue  
De tout ce luxe prodigue,  
    De tous ces ors.  
Tout cela, c'est trop d'affaire,  
Et je ne sais plus que faire  
    De mes trésors.

---

Chacun a la fantaisie  
De goûter à l'ambroisie  
    De mes baisers.  
Ils arrivent des deux pôles,  
Et les lys de mes épaules  
    En sont usés.

Ils me disent trop de phrases.  
D'ailleurs, j'ai trop de topazes  
    Et de rubis.  
Faut-il donc les mettre en poudre,  
Ou, plus simplement, les coudre  
    Sur mes habits?

Telle se désole, en prose,  
Laure, pareille à la rose  
    Qui resplendit.  
Elle se moque d'un prince  
Et d'un banquier. Mais la mince  
    Irma lui dit :



---

Je n'ai rien dans mon armoire,  
Car les satins et la moire  
    Se vendent cher,  
Et si, l'hiver, je frissonne,  
C'est que j'ai sur ma personne  
    Trop peu de chair.

Si les faiseurs de tapages  
Ont mis trop d'or sur les pages  
    De ton roman,  
Ne jette pas tout, ma belle,  
Dans les boîtes de Poubelle,  
    Et donne-m'en!

8 mars 1884.

---

## LXXXIX

## LES ROBES

La pitié, dont vivent les drames,  
Je la trouve à la note B  
Qui fait suite à *L'Ami des Femmes*,  
Comme un joyau, du ciel tombé.

O triste envers d'un art folâtre !  
Je le demande avec Dumas :  
La Vertu peut-elle au Théâtre  
Dire tranquillement : Tu m'as ?

L'actrice que le succès porte,  
Est-elle souvent ce que fut  
Mademoiselle Delaporte,  
Quand l'amour la guette à l'affût ?

---

Ah! la vertu n'a rien qui glace  
L'esprit au vol aérien ;  
Elle est partout bien à sa place,  
Et la neige ne tache rien.

Même en sa vie impétueuse,  
L'actrice au mérite éprouvé  
Peut certes rester vertueuse.  
Plus d'une femme l'a prouvé.

Sagesse! tu ne lui dérobes  
Rien de son rêve créateur.  
Cependant, qui paiera les robes?  
Quoi! sera-ce le directeur?

Bon. Je le crois. Même sans preuves.  
Mais devant ce tragique effet,  
On verra tout à coup les fleuves  
Remonter leur cours stupéfait.

Dérogeant aux anciennes règles  
Et domestiqués loin du jour,  
On pourra voir les sombres aigles  
Picorer dans la basse-cour,

Tandis qu'au-dessus de nos foules  
S'élançant en plein ciel vermeil,  
Les humbles canards et les poules  
S'évaderont vers le soleil!

Et sans écouter les murmures  
Du vent, symphoniste et bourreau,  
On cueillera des pêches mûres  
Sur les cimes de la Jung-Frau!

9 mars 1884.

---

## XC

## LE BOULEVARD

Sur le grand boulevard,  
Où passe et roule  
Tout un peuple bavard,  
Mouvante houle,

Comme il va, par troupeaux,  
Emplir les gares,  
Oh! qu'on voit de chapeaux  
Et de cigares!

Obstinés et têtus,  
Sans faire halte,  
Tous les souliers pointus  
Battent l'asphalte,

---

Et pour nous inspirer  
Des épigrammes,  
De même on voit errer  
Beaucoup de femmes.

Flambants et rayonnants,  
Aux étalages  
Brillent de surprenants  
Bariolages.

Plus loin le regard, las  
De ces toilettes,  
Trouve les blancs lilas,  
Les violettes,

Et parmi d'autres fleurs,  
Les azalées,  
Que l'on admire, ailleurs,  
Dans les allées.

Des hommes bruns, vantant  
La Canebière,  
Boivent, en se hâtant,  
Des bocks de bière,

---

Et la trombe de vent  
Qui court la ville  
Tourbillonne devant  
Le Vaudeville.

Le monde insoucieux  
Se désennuie ;  
Mais tout à coup des cieux  
Tombe la pluie.

Chacun se hâte, et sous  
Le gaz, qui flambe,  
Des femmes à l'œil doux  
Montrent leur jambe.

L'eau qui tombe d'en haut,  
Sempiternelle,  
Ruisselle comme il faut ;  
Et ta prunelle,

O pâle fils d'Adam,  
Où que tu fuies,  
Ne voit qu'un océan  
De parapluies !

10 mars 1884.

## XCI

## AVEU

On lui disait : Mademoiselle,  
Faites votre confession.  
Rire est joli ; mais être oiselle  
N'est pas une profession.

On admire votre corsage  
Et ce bel œil intelligent ;  
Mais pour être tout à fait sage,  
Économisez de l'argent.

Si votre beauté fulgurante  
Éblouit toujours le miroir,  
Achetez des coupons de rente  
Et mettez-les dans un tiroir.



---

Car un jour viendra, jour de jeûne,  
Où, le doux printemps ayant fui,  
Vous serez jeune, mais moins jeune  
Que vous ne l'êtes aujourd'hui.

Lors, pour braver les épigrammes  
Et garder les amants épris,  
Il faudra des *cheveux pour dames*;  
Vous savez qu'ils sont hors de prix.

On lui parlait ainsi. Mais elle  
Répondit, fugitif éclair :  
Merci, messieurs, pour votre zèle;  
J'ai la lèvre rouge et l'œil clair.

Je m'amuse, et la vie est douce ;  
Regardez ma petite main.  
Je roule et n'amasse pas mousse,  
Comme la pierre du chemin.

Et je ris. Être ou ne pas être  
Gaie, est la seule question.  
Je ne prendrai personne en traître,  
Pas même le prix Montyon.

J'erre, en emplissant ma corbeille  
Des lys où l'aube a mis ses pleurs,  
Et j'aspire, comme l'abeille,  
Le suc des odorantes fleurs.

Thésauriser m'est impossible.  
J'égrène ma folle chanson,  
Et puis, j'ai le tort invincible  
D'être aimante — comme chausson!

11 mars 1884.

---

## XCII

## LES TRISTES

Elles passent insolemment  
Sur le dur tapis du bitume,  
Appelant du regard l'amant  
Qui pour un instant s'accoutume.

Comme hier et comme demain,  
D'un pas tantôt lent ou rapide  
Elles arpentent le chemin,  
Calmes comme un bétail stupide.

Leurs corsages voluptueux  
Provoquent des épithalames.  
Alors des mortels vertueux  
Passent, tenant au bras leurs femmes.

---

Oh! disent-ils, voilà le ton  
Donné par nos littératures!  
Tête et sang! comment laisse-t-on  
Sortir de telles créatures?

Tels ces orateurs oublieux  
Se courroucent, et leur flot passe.  
Les Tristes les suivent des yeux  
Et leur répondent à voix basse.

Ayant pour unique témoin  
Le souvenir d'une heure tendre,  
Elles disent, parlant de loin,  
Comme s'ils pouvaient les entendre :

Oui, nous sommes joie et douleur!  
Mais n'ayez pas un air morose  
En voyant nos lèvres en fleur  
Aussi banales qu'une rose.

Troupeau docile et châtié,  
Nous marchons là, troublantes Èves;  
Mais ayez un peu de pitié  
Pour les fantômes de vos rêves.

---

Rasant toujours à pas furtifs  
Les murs de pierres ou de briques,  
Nous sommes des êtres fictifs  
Créés par vos désirs lubriques ;

Vos bras difformes et velus  
Sont ceux où nous nous reposâmes,  
Et nous ne sommes rien de plus  
Que les figures de vos âmes.

12 mars 1884.

---

## XCIII

## ADIEU

Oui, j'aime, jusqu'en ses verrues,  
    Mon cher Paris ;  
De lui j'aime tout, places, rues,  
    Jardins fleuris ;

Et les quais où la Seine chante,  
    Les jours, les soirs  
Et l'âpre misère touchante  
    Des quartiers noirs ;

Et ses boulevards gais et vagues,  
    Ce long chemin  
Où ruisselle, en roulant ses vagues,  
    Le flot humain.

---

J'aime ses femmes, les duchesses  
Reines du goût,  
Et celles-là qui pour richesse  
N'ont rien du tout.

J'aime ses rousses et ses blondes,  
Ses clairs salons,  
Ses théâtres et tous les mondes  
Où nous allons ;

La mendiante avec son triste  
Accordéon,  
Et la petite guitariste,  
Et l'Odéon.

A Paris, où nul ne s'ennuie,  
Rien n'est pareil ;  
J'admire également sa pluie  
Et son soleil ;

Et jusqu'à son plus mauvais livre,  
Qui me guérit  
Ou me caresse, et je m'enivre  
De son esprit ;

---

Et sans m'occuper de Wormspire  
Et de Gogo,  
Je sais que près de moi respire  
Victor Hugo.

Et cependant, ô ma pensée!  
Pour un moment  
Tu veux t'enfuir, chaste et blessée,  
Au firmament;

Plonger dans le gouffre du rêve  
Où tout est pur,  
Voir un Ange essuyer son glaive  
En plein azur ;

Oublier la terre et ses bouges  
En tes réveils,  
Sentir de près battre les rouges  
Cœurs des soleils ;

Et fuyant la ville connue  
Et son réseau,  
Te tremper dans l'eau de la nue,  
O fauve oiseau !

12 mars 1884.



## XCIV

## L'ÉTÉ DE PARIS

Nous dont il a pris les âmes,  
Adorons encor, l'été,  
Paris plein d'ombre et de flammes,  
Jouvence et charmant Léthé!

Ah! dans cette heureuse ville,  
Quand les gêneurs sont partis  
Formant une longue file,  
On trouve de bons partis.

Alors, dans les parcs superbes,  
Un tas de fleurs ardemment  
Jaillissent parmi les herbes,  
Comme un éblouissement.

---

C'est comme une immense orgie  
Où brillent sous le ciel pur  
La pourpre de feu rougie,  
L'or, l'écarlate et l'azur ;

Et notre Éden est moins triste  
Que la grève d'Étretat,  
Car Paris est le fleuriste  
Qui sait le mieux notre état.

Avec ses beaux équipages  
Et ses reines, dont les cieux  
Admirent les fiers tapages,  
Le Bois est délicieux.

Zéphyr ! c'est là que tu bouges,  
Et qu'en tes abris nouveaux  
On voit des rosettes rouges  
Aux oreilles des chevaux.

Et le soir, quand se déploie  
Le peuple doux et bavard  
Sous le gaz fou, quelle joie  
D'être sur le boulevard !

---

Tandis que, sous des rubriques,  
Les absents mangent, par ton,  
Des tourne-dos chimériques  
Et des truites de carton ;

Tandis qu'en la chaude steppe  
Ils s'égarent, sans appui,  
Dans quelque vulgaire Dieppe  
Ou quelque sinistre Puy ;

Sans que jamais on nous triche,  
Avec un bon compagnon  
Nous dînons au café Riche,  
Ou bien à l'air, chez Bignon ;

Puis, tandis que dans les gares  
Ils suivent un flot confus,  
Nous fumons de bons cigares  
Sous les grands arbres touffus.

Tous ces gens qui sur l'asphalte  
Passent, et dont l'œil sourit,  
Ont le bonheur qui s'exalte  
Sous le souffle de l'esprit.

---

Pratiques, exempts de poses,  
Ayant maint tour dans leur sac,  
Ils savent le prix des choses  
Et la langue de Balzac.

Sur ce bitume où vous n'êtes  
Plus, ô voyageurs marris,  
De belles dames honnêtes  
Passent avec leurs maris ;

Et sous nos yeux bénévoles,  
Qui les suivent à loisir,  
D'autres aussi, plus frivoles,  
Que l'on voit avec plaisir.

Emma, dont la voix est douce  
Comme un soupir de hautbois,  
Avec sa cousine rousse  
Marche, un éventail aux doigts.

Claire, que la haute gomme  
Chante, suit son hospodar,  
En robe écarlate comme  
La vareuse de Nadar.

---

Rosette, qui n'est pas sage,  
(On l'a célé vainement.)  
Erre devant le passage  
Où loge *L'Évènement*.

Lucile, que chacun aime,  
Et qui boude à tort Tony,  
Prend avec lui tout de même  
Des glaces chez Tortoni.

Et Jeanne, qui hait la prose,  
Met, — effet qui nous est cher! —  
Sur sa chair couleur de rose  
Des roses couleur de chair.

Cependant, sur les falaises,  
Nos fuyards murmurent : Miss !  
A l'oreille des Anglaises  
Bien plus sveltes qu'Artémis,

Et souffletés par les vagues,  
Ils promènent leurs vestons  
Sur des Himalayas vagues.  
Ne les suivons pas. Restons !

---

Car, amis, sur leurs grimaces  
Pour que vous vous réglassiez,  
Il vous faudrait voir des masses  
De torrents et de glaciers,

Et, moins gais que Cléopâtre  
Se livrant à ses aspics,  
Sous la conduite d'un pâtre  
Escalader d'affreux pics !

Ah ! parmi les machinistes  
De l'avalanche et du vent,  
Que les excursionnistes  
Aillent toujours en avant !

Que l'oracle d'Épidaure,  
Transis, mouillés jusqu'aux os,  
Les mène au chaste mont Dore  
Boire de cruelles eaux !

Qu'ils aillent aux bords farouches  
Que mord l'Océan amer,  
Pour ressembler à des mouches  
Au bord de la vaste mer !

---

Qu'ils s'égarerent sous les brumes  
Et dans les sombres halliers,  
En laissant toutes leurs plumes  
Aux griffes des hôteliers!

Mais nous, âmes casanières,  
Restons, gagnons nos paris,  
Puisque nous trouvons Asnières  
Encor trop loin de Paris!

12 août 1883.

## XCV

## LE PALAIS-ROYAL

STROPHES DITES PAR MADEMOISELLE MARIA LEGAULT

le 14 septembre 1880

POUR L'INAUGURATION DE LA NOUVELLE SALLE

Direction Briet et Delcroix.

Toi que le caprice emporte,  
Public parisien, tu  
Ne t'es pas trompé de porte :  
Écoute mon impromptu.

Ce palais où tout flamboie,  
Riant comme un prairial  
Plein de lumière et de joie,  
C'est bien le Palais-Royal.



---

Oui, viens chez toi, foule aimée !  
Après les temps révolus,  
La vieille salle enfumée  
Est morte : n'en parlons plus.

L'architecte Paul Sédille  
A paré de cent trésors  
Ce gai boudoir où tout brille,  
Les lys, la pourpre et les ors.

Notre plafond, comme un astre,  
Rit, par tes yeux savouré ;  
Le savant peintre Lavastre  
Broda son dôme ajouré,

Et dans l'air, qui s'extasie,  
Lança, d'un vol indompté,  
Le Rire, la Fantaisie,  
La Chanson, la Volupté.

Partout des apothéoses,  
Des enfants ensorceleurs,  
Des feuillages et des roses,  
Des ruissellements de fleurs,

---

Et, dans leurs jeux téméraires  
Et leurs fiers ébats, Dalou  
A sculpté partout les frères  
De l'Amour, ce gai filou.

O Comédie! ô Folie!  
Qui riez sur les néants,  
Sa main, pour charmer Thalie,  
Modela vos fronts géants,

Et, souffletant nos augures,  
Vers un avenir voilé  
Vous volez, saintes figures,  
Dans l'idéal étoilé!

Puis dans un cartel mystique  
S'inscrit, au front du palais,  
Le miraculeux distique  
Du grand aïeul Rabelais.

Car c'est lui que veulent suivre  
Nos auteurs, sans orgueil vain,  
Et c'est lui qui les enivre  
Avec son généreux vin.

---

Nos pères, dans leur souffrance,  
Buvaient ce vin écumeux  
Qui désaltéra la France,  
Et nous le boirons comme eux !

C'est ici qu'en son délire,  
S'ouvrit aux grands histrions  
La chère maison du Rire :  
Donc, ô mes amis ! rions.

Notre passé fut si riche !  
Et, sans nul doute, on connaît  
Nos maîtres : Sardou, Labiche,  
Et Meilhac, et Gondinet ;

Halévy, plein de finesse ;  
Siraudin et Delacour,  
Thiboust, sourire et jeunesse  
De la muse de l'amour !

Puis, sous la clarté des lustres,  
La comédie eut chez nous  
Ses bouffons les plus illustres :  
O souvenir triste et doux !

---

Autrefois, jeune et frivole,  
C'est ici que Déjazet  
Égrenait sa chanson folle,  
Et, comme un ruisseau, jasait.

Achard, qui charma la ville,  
Tousez, qui n'était pas sot,  
Léménil, le bon Sainville,  
Et Levassor, et Grassot;

Gil Pérès, hélas! Thalie  
A chéri ces grands railleurs  
Pleins de verve et de folie;  
Moi, j'en passe, et des meilleurs,

Mais Émile Bayard groupe  
Sur un panneau triomphant  
Toute l'immortelle troupe  
Qui commence à Mars enfant,

Et qui posséda naguère  
Ces rois de notre métier  
Armés pour la grande guerre :  
Samson, Regnier et Potier!

---

Puis, de cette époque sainte,  
Ingénieux et malin,  
Reste le bon Hyacinthe  
Avec son nez aquilin ;

Et celui qui te déride,  
Le grand, le vrai sage, effroi  
De la bêtise candide :  
L'inimitable Geoffroy ;

Geoffroy, qui jette et secoue  
Sur les types qu'il revêt  
Tant de lumière, et qui joue  
Comme Molière écrivait !

Et de tant de gloire épars  
Demeure aussi L'héritier,  
Qui des princes de la farce  
Est le fidèle héritier !

Puis, cher public qui m'accueilles,  
Après les glorieux noms  
Envolés comme des feuilles,  
Tremblants d'espoir, nous venons.

Exempts de toute humeur noire,  
Tu nous verras toujours gais,  
Très sûrs de notre mémoire,  
Contents, jamais fatigués.

Nous mettrons dans nos programmes  
Tout, hors le genre ennuyeux.  
C'est à toi seul que nos femmes  
Feront ici les doux yeux.

Oui, nous ferons pour te plaire  
Un effort quotidien ;  
Mais donne-nous pour salaire,  
Ami, ce que tu sais bien,

Et, par un doux bruit sonore  
Charmant notre essai loyal,  
Dis que nous sommes encore  
Ton bon vieux Palais-Royal!

8 septembre 1880.

---

## XCVI

## CHARIVARI

STROPHES DITES PAR MADEMOISELLE REICHEMBERG

le 3 mai 1883

A LA FÊTE DONNÉE CHEZ PIERRE VÉRON

Pour le cinquantenaire du Journal.

Parisiens! âme, sourire,  
Beauté pareille au lys fleuri,  
Vous êtes tous, on peut le dire,  
Les amis du *Charivari!*

C'est un révolutionnaire,  
Dont nous allons, devoir bien doux,  
Célébrer le cinquantenaire. —  
O ciel! mais alors, direz-vous,

---

Il est vieux comme sainte Thècle,  
Il a des ans subi l'affront !  
Oui, j'en conviens, un demi-siècle  
A passé vivant sur son front.

Pourtant, sans peur et sans reproche,  
Fidèle au but essentiel,  
Il est jeune comme Gavroche  
Et comme les moineaux du ciel.

Marchant toujours où l'on avance,  
Où jamais l'espoir ne finit,  
Votre pensée est la Jouvence  
Où sans cesse il se rajeunit.

Toujours de ses prunelles claires  
Fixant les cieux d'où vient le jour,  
Il a vos espoirs, vos colères,  
Vos superbes élans d'amour.

Voyez sa chevelure blonde,  
Son regard de Suzanne au bain  
Et son allure vagabonde :  
Il a l'âge de Chérubin !



---

Toujours haïssant le sévise  
Des grands et des petits bourreaux,  
Contre la Sottise et le Vice  
Il s'escrime, comme un héros.

Son sourire que rien ne fane  
Poursuit Turcaret dans son parc,  
Et la flèche d'Aristophane  
S'envole en sifflant de son arc!

Et les Judas, les vils Alphonses,  
Les filous dont l'œil s'effarait,  
Tout ce qui rampe dans les ronces  
Au bas de l'humaine forêt,

Le délateur, le traître horrible  
Qui n'a pas connu la rougeur,  
Tremblent quand cet enfant terrible  
Leur apparaît, comme un vengeur!

Il est noble et, si l'on y fouille,  
Son passé fort bien réussi  
Vaut bien celui des La Trémouille  
Et des meilleurs Montmorency.

---

Car toujours, pour calmer sa fièvre,  
Cet ennemi des plats valets  
A trempé son ardente lèvre  
Dans le verre de Rabelais.

Qu'il soit joyeux, nul ne le nie.  
C'est là sa gloire; mais parfois  
Il eut avec lui le Génie,  
Ce grand Warwick faiseur de rois!

Parisienne! blanche étoile  
Dont l'éclat n'est jamais terni,  
Ton charme divin se dévoile  
Dans tout l'œuvre de Gavarni.

Ce symphoniste philosophe  
A su dérouler les accords  
De la mystérieuse étoffe  
Sur les lignes de ton beau corps,

Et mieux que tous, il a su comme  
L'émail de tes petites dents,  
Empressé de mordre la pomme,  
S'enfonce avec amour dedans!

---

Daumier que la Satire mène,  
Avec les Juvénals frayant,  
A peint la Comédie Humaine  
Ainsi qu'un Balzac effrayant ;

Et sous un pantalon précaire  
Ivre de dandysme et d'orgueil,  
A montré son Robert Macaire  
Avec le bandeau noir sur l'œil !

Puis, raillant la sottise plate,  
Vint le gai, l'ingénieux Cham,  
Dont la plaisanterie éclate,  
Folle comme un coup de tam-tam !

Mais c'est fini des épopées.  
Des cocotes, pâles comme eux,  
Invitent à leurs priapées  
Un tas de funèbres gommeux.

Leur moisson qui n'était pas grasse,  
Toujours s'appauvrit ; mais Grévin  
A su trouver la triste grâce  
De tout ce monde maigre et vain ;

Et nul n'a mieux peint les allures  
Des insidieuses Laïs  
Éparpillant leurs chevelures  
Couleur de rose et de maïs.

Ainsi sous leur crayon s'allume  
Tout un monde prodigieux.  
Voilà qui va bien. Mais la plume?  
Elle a fait aussi de son mieux.

En ses colères indignées,  
*Charivari* nargue le temps ;  
Il a des verges à poignées,  
Encor pour au moins cinquante ans.

Puis il aura le vent en poupe  
Si votre amitié lui sourit,  
Car, comme Riquet à la Houppe,  
Vous savez donner de l'esprit !

Donc, vous tous, buveurs d'ambroisie  
Qui dédaignent le vin banal,  
Aimez-nous, ô foule choisie !  
Et, saluant votre journal,

---

Pour fêter son cinquantenaire,  
Qu'un applaudissement nourri  
Fasse, avec un bruit de tonnerre,  
Un immense — charivari !

27 avril 1883.

---



# TABLE

---

	Pages.
AVANT-PROPOS. . . . .	VII
I. — Misère. . . . .	1
II. — Lili. . . . .	3
III. — Le Prêtre. . . . .	5
IV. — L'Épouse. . . . .	7
V. — Le Petit. . . . .	9
VI. — La Princesse. . . . .	11
VII. — Monsieur Alexandre. . . . .	13
VIII. — La Bouquetière. . . . .	15
IX. — Le Vieux. . . . .	17
X. — La Fille. . . . .	19
XI. — Fillette. . . . .	21
XII. — L'Odéon. . . . .	23
XIII. — Les Jeunes. . . . .	26
XIV. — Géométrie. . . . .	29
XV. — Balzac. . . . .	31
XVI. — A Sarcey. . . . .	34
XVII. — Chez M. Caro. . . . .	36
XVIII. — A l'Opéra. . . . .	40

	Pages.
XIX. — Académie. . . . .	42
XX. — Centième. . . . .	46
XXI. — Ballard. . . . .	47
XXII. — Transigeante. . . . .	50
XXIII. — Philosophie. . . . .	51
XXIV. — Escrime. . . . .	54
XXV. — Rue de Sèze. . . . .	57
XXVI. — A Zola. . . . .	59
XXVII. — La Mode. . . . .	62
XXVIII. — Petit Noël. . . . .	64
XXIX. — Bibliographie. . . . .	66
XXX. — Comédie Française. . . . .	70
XXXI. — Darcier. . . . .	72
XXXII. — Jour de l'An. . . . .	76
XXXIII. — Pas de Neige. . . . .	79
XXXIV. — ... On les honore. . . . .	83
XXXV. — Politique. . . . .	85
XXXVI. — Maurice Bouchor. . . . .	88
XXXVII. — La Liseuse. . . . .	90
XXXVIII. — Musique Française. . . . .	94
XXXIX. — Édouard Manet. . . . .	97
XL. — Clovis Hugues. . . . .	99
XLI. — Pitié suprême. . . . .	102
XLII. — Comédiens. . . . .	105
XLIII. — Les Boîtes. . . . .	109
XLIV. — Les Grimaces. . . . .	111
XLV. — Juste Retour. . . . .	115
XLVI. — Dans le Monde. . . . .	119
XLVII. — Galatea. . . . .	123
XLVIII. — Quel Daim?. . . . .	128
XLIX. — Trop de Temps. . . . .	131
L. — Initiales. . . . .	135



	Pages.
LI. — Bon Matin. . . . .	137
LII. — Bal Masqué. . . . .	140
LIII. — Un Jeune Homme. . . . .	143
LIV. — La Dame. . . . .	146
LV. — Oiseliens. . . . .	149
LVI. — La Mercière. . . . .	150
LVII. — Paiva. . . . .	152
LVIII. — Don Juan. . . . .	155
LIX. — Turlututu. . . . .	158
LX. — Garcia. . . . .	161
LXI. — Le Cèdre. . . . .	164
LXII. — Michelet. . . . .	167
LXIII. — A l'Hiver. . . . .	170
LXIV. — La Croupe. . . . .	173
LXV. — Reine-Blanche. . . . .	176
LXVI. — Le Mot. . . . .	179
LXVII. — Cettivayo. . . . .	182
LXVIII. — Les Cartes. . . . .	185
LXIX. — Jeu. . . . .	188
LXX. — Lex. . . . .	191
LXXI. — Vivre. . . . .	194
LXXII. — Le Lion. . . . .	197
LXXIII. — Ave. . . . .	200
LXXIV. — Phémie. . . . .	203
LXXV. — Festin. . . . .	206
LXXVI. — A Paul Arène. . . . .	209
LXXVII. — Vieux Jeu. . . . .	212
LXXVIII. — Grâce. . . . .	215
LXXIX. — Anniversaire. . . . .	218
LXXX. — Carême. . . . .	221
LXXXI. — Cigarettes. . . . .	224
LXXXII. — A Jeun. . . . .	227

	Pages.
LXXXIII. — Prière. . . . .	230
LXXXIV. — Femmes. . . . .	233
LXXXV. — Figaro. . . . .	236
LXXXVI. — Le Bassin. . . . .	239
LXXXVII. — Le Veau. . . . .	242
LXXXVIII. — La Fourmi et la Cigale. . . . .	245
LXXXIX. — Les Robes. . . . .	248
XC. — Le Boulevard. . . . .	251
XCI. — Aveu. . . . .	254
XCII. — Les Tristes. . . . .	257
XCIII. — Adieu. . . . .	260
XCIV. — L'Été de Paris. . . . .	263
XCV. — Le Palais-Royal. . . . .	270
XCVI. — Charivari. . . . .	277







La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

--	--	--	--



a39003



002468964b

CE PG 2187

.N6 18E4

COO BANVILLE, TH NOUS TCUS, D

ACC# 1219965

